



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

**Jacques Godbout,
essayiste et romancier**

par

François Lizotte

**Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Arts**

**Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec**

Novembre 1995

© François Lizotte, 1995



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Voire référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-612-12050-3

Canada

Remerciements

Je tiens d'abord à exprimer ma gratitude à André Smith, professeur au département de langue et littérature françaises de l'Université McGill, qui m'a dirigé en me prodiguant de judicieux conseils et, surtout, qui a su me rassurer.

Un gros merci également à mes vieux « chums », Mario Dumont (un jour MAN, tu deviendras à ton tour MA !) et Yvon Trottier, qui m'ont dit qu'il me fallait absolument faire cette maîtrise et que j'ai osé écouter.

Merci à Marie-Ève Savard, qui a gentiment relu le tout et qui a éliminé quelques coquilles.

Résumé

Jacques Godbout, écrivain et cinéaste, a toujours porté, en trente-cinq ans de carrière, un regard critique sur la société québécoise. Notre étude a pour objet d'analyser la représentation socio-politique du Québec dans les discours de l'essayiste et du romancier.

Dès le début des années soixante, avec une croisade anticléricale, Godbout s'est imposé comme un écrivain engagé en prônant de multiples réformes, notamment au niveau de système d'éducation, et en adhérant à la philosophie de *Parti pris* : laïcité, socialisme et indépendance. Depuis, ses articles et essais ont surtout gravité autour de la laïcité, de l'américanisation, de la société de consommation et de l'influence de la télévision. Ces préoccupations sont aussi présentes dans ses romans, qui sont toujours solidement liés à la réalité québécoise et qui servent souvent à exprimer ses thèses sous un autre mode.

Nous avons cru bon, à la lumière de critiques récentes, reprochant à Godbout une certaine mollesse dans la façon dont il traite de la question de l'indépendance du Québec, de proposer une analyse qui couvre l'ensemble des romans et des essais pour voir comment s'est articulé le discours et comment il a évolué depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui. Bref, nous avons voulu faire un pont entre l'univers de l'essayiste et celui du romancier.

Abstract

Jacques Godbout, writer and filmmaker, always had a critical look over Quebec society in his thirty-five-year career. The object of our study is to analyse the socio-political representation of Quebec through Godbout's essays and novels.

Since the early sixties, with an anticlerical crusade, Godbout asserted himself by promoting many reforms in the education system especially, and endorsing the philosophy of *Parti pris*: secularism, socialism, and independence. Since then, his articles and essays mostly revolved around secularism, americanization, consumerism, and effects of television. These issues are also part of his novels, which are always linked to Quebec reality, and often serve to express his theses in a different perspective.

Recent critiques reproached Godbout with his laxity in dealing with the Quebec independence issue. Therefore, we decided to propose an analysis which would cover the essays and the novels in order to seize the nature of Godbout's ideas and to see their evolution. In a word, we tried to bridge the universe of the essay writer and that of the novelist.

Table des matières

Remerciements	ii
Résumé	iii
Abstract	iv
Table des matières	v
Introduction	1
1- <i>Le Réformiste</i>	4
1.1 Anticléricalisme et laïcité	4
1.2 De la laïcité à l'indépendance	8
1.3 Le socialisme	11
2- <i>L'Aquarium et Le Couteau sur la table</i>	14
2.1 <i>L'Aquarium</i>	15
2.2 <i>Le Couteau sur la table</i>	21
3- <i>Salut Galarneau !</i>	26
3.1 La prise de conscience de François Galarneau	27
3.2 Un discours à deux têtes	31
4- <i>Du Murmure marchand à L'Écran du bonheur</i>	39
4.1 Un nouveau dogme	40
4.2 Vers une acceptation du murmure marchand	43
4.3 La question nationale	45

5- <i>De D'amour P.Q. à Une histoire américaine</i>	51
5.1 <i>D'amour P.Q.</i>	52
5.2 <i>Américanisation vs américanité</i>	56
5.3 <i>L'Isle au dragon</i>	57
5.4 <i>Les Têtes à Papineau</i>	59
5.5 <i>Une histoire américaine</i>	62
6- <i>Le Temps des Galarneau</i>	66
6.1 <i>La mort de l'indépendantisme</i>	67
6.2 <i>Du catholicisme au consumérisme</i>	68
6.3 <i>Toujours l'américanisation</i>	71
Conclusion	76
Bibliographie	79

Introduction

Poète, romancier, essayiste, cinéaste, Jacques Godbout est sans contredit l'un des plus grands noms de la littérature québécoise contemporaine et, aussi, l'un des plus « médiatisés ». En trente-cinq ans, il a su se tailler une réputation et s'imposer « comme un intouchable, un incontournable, un inattaquable ¹ ».

La critique est presque unanime à reconnaître, dans ses huit romans, une représentation critique de la société québécoise de la seconde moitié du XXe siècle. Comment, en effet, pourrait-on passer à côté de ses nombreuses allusions à la situation socio-politique du Québec ? Cette approche, qu'il qualifierait lui-même de « littérature nationale », s'harmonise avec ses divers essais et articles qui, pour la plupart traitent du Québec contemporain, une préoccupation constante chez ce touche-à-tout qu'est Godbout :

Le Québec tourne peut-être en rond, mais Jacques Godbout l'attend à chaque carrefour. À l'aube de ses soixante ans, l'écrivain-cinéaste dégage cette distinction un brin arrogante qui accompagne souvent le succès. Les années passent, confortant le personnage dans son rôle de baromètre de notre société. ²

Étant donné l'importance qu'on accorde à cet écrivain, nous avons cru bon d'essayer de faire une synthèse du discours de Godbout depuis ses premiers articles jusqu'à son dernier roman. Notre démarche, somme toute fort simple, consiste à établir un pont entre deux univers qui toujours

¹Gagné, Jean-Simon, « Jacques Godbout : Le temps du mandarin », *Voir*, 7 octobre 1993, p. 25. (Critique du *Temps des Galarneau*)

²*Ibid.*

s'entrecroisent, les essais et les romans, pour en analyser la représentation socio-politique du Québec.

Même si l'œuvre romanesque de Godbout a été l'objet de nombreuses études, on retrouve peu de critiques sur ses essais et les liens qu'ont ceux-ci avec ses romans. L'originalité de notre entreprise réside donc dans notre choix de comparer et d'opposer le discours de l'essayiste à celui du romancier, et ce, en couvrant la quasi-totalité de l'œuvre, du début des années soixante jusqu'à aujourd'hui.

Deux articles récents, ceux de Serge Cantin et de Jacques Pelletier, ont servi de point de départ à notre réflexion sur la portée de l'œuvre de Godbout. Ces deux critiques sont les premiers à s'attaquer de façon aussi substantielle à ce monument de la littérature québécoise, à oser toucher à « l'intouchable » en lui reprochant, d'une part, sa « fatigue culturelle » et, d'autre part, son appartenance à la nouvelle « droite culturelle ». On semble ainsi reprocher une même chose à Godbout, celle de se complaire dans l'ambiguïté pour échapper notamment au débat sur l'indépendance du Québec.

Ces critiques sont-elles justifiées ? Peut-on déceler, chez l'intellectuel gauchiste des années soixante qui prétendait défendre la laïcité, le socialisme et l'indépendantisme, une sorte d'amollissement idéologique s'apparentant à ce que Cantin nomme « fatigue culturelle » ? C'est, croyons-nous, en parcourant non seulement les écrits récents, mais en remontant également aux premiers textes que nous pourrons cerner l'évolution du discours de Godbout de façon à pouvoir répondre à cette question.

Pour ce faire, nous avons procédé de façon chronologique, en commençant évidemment par les années soixante, avec une synthèse des articles dont les plus importants ont été par la suite regroupés sous le titre du *Réformiste*. Vient ensuite une analyse des trois premiers romans qui tente de dégager comment est représenté le discours de l'essayiste à travers la trame romanesque. Nous avons procédé de la même façon pour la période s'étendant de la fin de la Révolution tranquille à aujourd'hui, période dominée par le discours sur le murmure marchand. Afin de bien exposer l'évolution idéologique dans les romans, nous nous sommes attardés davantage aux deux tomes des Galarneau, écrits à vingt-cinq ans d'intervalle et montrant l'évolution des mêmes personnages sur une période de plus de trente ans.

Durant cette période, le Québec s'est transformé et les idéologies ont changé. L'évolution du discours de Godbout est d'abord en soi le reflet de ce changement. Du *Réformiste* à *l'Écran du bonheur*, de *l'Aquarium* au *Temps des Galarneau*, l'essayiste s'est attaqué à différentes cibles et les personnages du romancier ont incarné cette évolution. Dans les années soixante, Godbout dénonçait et revendiquait. Aujourd'hui, il expose, il rend compte. C'est ce que certains semblent lui reprocher.

1- Le Réformiste

Le discours politique de Jacques Godbout, au cours des années soixante, gravite autour des trois idéologies de *Parti pris*, soit la laïcité, le socialisme et l'indépendance. Cette orientation est celle de nombreux jeunes intellectuels de l'époque, désireux de voir du changement dans un Québec en pleine Révolution tranquille. Cependant, si Godbout dit adhérer à ces trois idéologies, nous verrons, en nous penchant sur ses écrits de l'époque, qu'il s'appliqua surtout à défendre la première, alors que l'indépendantisme et à plus forte raison le socialisme ne furent traités que très brièvement. Cet acharnement à défendre la laïcité au détriment des deux autres est sans doute ce qui explique, comme l'affirme Jacques Pelletier, que c'est « le seul volet de ce programme qu'il conserve encore aujourd'hui après avoir renoncé successivement au socialisme, puis à l'indépendantisme ³».

1.1 Anticléricalisme et laïcité

Après son séjour en Afrique, à l'*University College* d'Addis-Abeba, Godbout participe, en 1958, à la fondation de la revue *Liberté* et amorce ainsi sa carrière d'écrivain engagé avec d'autres jeunes intellectuels de sa génération. Leurs nouvelles visions sociales et politiques du Québec les font se démarquer des *Cité libristes*. En décembre 1961, Godbout s'adresse aux « grands-pères » de *Cité Libre* ⁴ et aborde la question de

³Pelletier, Jacques, « Les habits neufs de la droite culturelle », Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 52.

⁴Godbout, J., « "Un certain silence" rompu », *Cité Libre*, vol. 12, no 42, déc. 1961, pp. 27-28.

l'indépendance du Québec et de la condition préalable à la liberté que représente « l'autonomie politique, économique, sociale, linguistique ⁵ ». D'un ton provocateur, il élève une barrière idéologique entre sa génération, qui donnera plus tard naissance à *Parti pris*, et celle des Pelletier et Trudeau. Cette dernière s'était fait connaître en initiant la vague de réformes de la Révolution tranquille et en s'opposant au régime autoritaire de Maurice Duplessis. L'autre s'en démarque par ses positions plus radicales, notamment à travers ses luttes pour la laïcisation de l'État et à travers la promotion du nationalisme québécois.

Le Jacques Godbout des années soixante, et c'est lui-même qui se donnera cet attribut en 1975, est un réformiste « qui accepte, avec volupté, de nager à contre-courant de tous les dogmatismes ⁶ ». Révolutionnaire tranquille, il publie, dans *Liberté, les Lettres françaises et Parti pris*, des textes de nature polémique :

Donc, je serais un réformiste : baptisé, catholique, libéral, fédéraliste et bilingue, je suis devenu à travers les ans agnostique, laïque, socialiste, indépendantiste et en faveur des territoires unilingues... ⁷

Le premier combat de Godbout, qui en a assez de l'oppression du clergé catholique, sera celui de la laïcité. Dans un bon nombre d'articles, il revient sur cette question avec un discours anticlérical virulent. Il ne peut tolérer aucune manifestation d'intégrisme catholique. Il prône une société laïque, où, tout d'abord, l'éducation se fait dans des écoles neutres et où l'Église doit être séparée de l'État.

⁵ *Ibid.*

⁶ Godbout, J., *Le Réformiste, textes tranquilles*, Montréal, Éditions Quinze & Éditions Internationales Alain Stanké, 1975, p. 9.

⁷ *Ibid.*

À une époque où le Québec n'est pas encore pourvu d'un ministère de l'Éducation, Godbout réclame « l'école neutre avec cours de religions (facultatifs), ou un réseau neutre à côté d'un réseau confessionnel ⁸ ». La laïcisation de l'éducation est un premier pas vers la société laïque, qui est, pour Godbout, une condition préalable au progrès social. Le clergé qui, à tout moment, influence les gouvernements est l'ennemi à abattre :

Par définition, le cléricalisme n'est pas un habit, c'est une maladie, une maladie qui affecte ceux qui croient être l'incarnation de Dieu sur terre ⁹.

À ceux qui défendent le système en place, par exemple F.A. Angers et P.E. Gingras de *l'Action nationale*, qui « font preuve d'un cléricalisme qui va jusqu'à défendre hôpitaux et collèges contre le droit de regard de l'État ¹⁰ », il oppose sa vision du rôle de l'État :

Pourtant, à l'école, on m'a appris que l'État était l'ensemble d'une nation qui vivait sous une certaine forme de gouvernement, sous certaines lois. Qu'en somme l'État, c'est nous, les parents, les pères, les enfants. Que sans nous il n'y aurait pas d'État. Or nous n'aurions, dans les domaines de l'instruction, de la santé, etc., qu'un rôle supplétif ? C'est trop bête ¹¹.

Pourtant, si la laïcisation, telle que prônée par Godbout, semble tout à fait logique et incontournable, on ne peut pas dire que le gouvernement voit les choses de la même façon. Cinq ans après l'élection des Libéraux de Jean Lesage, le Québec est encore loin d'être un État laïque. La Révolution tranquille, constate Godbout, « n'aura été, pendant quelques années, qu'une soupape. C'est peut-être ce qu'on pouvait attendre de mieux d'un

⁸ Godbout, J., « Notes éditoriales », *Liberté* 60, vol. 2, no 6, nov.-déc. 1960, p. 317.

⁹ *Ibid.* p. 318.

¹⁰ Godbout, J., « Notes éditoriales », *Liberté*, vol. 3, no 2, mars-avril 1961, p. 476.

¹¹ *Ibid.*

premier ministre dont le téléphone rouge est directement branché sur l'Archevêché ¹².»

Pour en arriver à se libérer de la dictature cléricale, le peuple québécois doit accepter, comme première autorité, celle issue de la démocratie, c'est-à-dire le gouvernement :

L'Église catholique du Québec, depuis 1837, impose aux citoyens de se soumettre d'abord à Rome, puis à Ottawa, enfin à Québec. Nous proposons que même un catholique canadien-français, lecteur de *Cité Libre* et abonné au *Devoir*, doit inverser l'ordre d'obéissance. ¹³

Ces nombreuses attaques contre l'Église catholique et contre ceux qui sont à son service témoignent d'une véritable répugnance vis-à-vis la soutane et le goupillon. Cependant, Godbout refuse l'étiquette trop simpliste d'anticléricisme et définit ce qu'il entend par « laïcité », une idéologie qui va bien au-delà de la chasse aux curés :

La laïcité, c'est la morale de la cité moderne, c'est-à-dire une probité et une générosité sociales qui n'ont d'autre motif que le bien des citoyens et leur vie harmonieuse. C'est d'ailleurs pour cette raison que les laïcistes sont le plus souvent sinon membres actifs d'un parti socialiste, du moins des socialistes de cœur. Laïcité est synonyme de démocratie et de justice. ¹⁴

Bref, la « déconfessionnalisation » n'est pas une fin en soi, mais une condition préalable pour accéder à la laïcité, c'est-à-dire à une morale civile plutôt que religieuse. La « confessionnalité », selon le manifeste du Mouvement du 8 avril, est une « *perversion* de l'acte de foi ¹⁵ ». Et Godbout ajoute : « Il y a ceux qui servent la foi, et ceux qui s'en servent. *Prôner la confessionnalité, c'est mentir* ¹⁶ ».

¹²Godbout, J., *Le mouvement du 8 avril*, Montréal, 1966, Collection MLF, p. 6.

¹³*Ibid.*

¹⁴*Ibid.*, p. 11.

¹⁵*Ibid.*, p. 16.

¹⁶*Ibid.*, p. 17.

Godbout ne cesse de revenir à la charge contre le clergé et contre ceux qui se plient à l'autorité de ce dernier. Son discours anticlérical domine tous les autres car, selon lui, l'accession à la liberté et à la véritable démocratie passe d'abord et avant tout par une déconfessionnalisation complète des instances politiques québécoises et par l'enseignement laïque : « ce n'est que lorsque les instituteurs du pays seront responsables à la nation et non à Rome que nous commencerons de vivre la démocratie ¹⁷ ». Ainsi, lorsqu'il est temps de parler d'indépendance et de socialisme, Godbout revient toujours à la laïcité.

1.2 De la laïcité à l'indépendance

Alors que germe l'idée d'indépendance dans l'esprit de beaucoup de Québécois, Godbout tente de définir, en 1962, ce qu'est le nationalisme. Étant donné la situation particulière du Québec et à cause, sans doute, de la connotation plutôt négative du terme, il utilisera l'épellation *nationalysme* :

Un vouloir vivre. [Il cite ici le Larousse] Évidemment.
Mais il faut avant cela un *pouvoir vivre*. Et l'appétit qui tend vers
cette nécessité vitale s'appelle le nationalysme. ¹⁸

Cet appétit, on peut le déceler dans ses nombreux textes engagés, qui expriment le souhait d'une société plus juste, d'une véritable démocratie. Avec un discours de la sorte, il n'est pas étonnant de le voir adopter, comme bon nombre d'intellectuels de l'époque, l'idéologie indépendantiste, faisant fi des réserves exprimées par les Cité libristes sur la question du nationalisme. Godbout voit, dans la promotion du

¹⁷Godbout, J., « Joyeux anniversaire », *Liberté*, vol. 3, no 3-4, mai-août 1961, p. 592.

¹⁸Godbout, J., « La conversion préalable », *Liberté*, vol. 4, no 21, mars 1962, p. 123.

nationalisme québécois, un moyen de contrer l'étouffement que provoque, selon lui, le système politique canadien, qui servait si bien le conservatisme sous le règne de Duplessis :

La Confédération n'a jamais, bien au contraire, ennuyé Duplessis en sa douce dictature. Alors l'un pour l'autre, au plan politique, l'indépendance vaut peut-être mieux que l'énorme dissolution dans laquelle nous sommes depuis si longtemps engagés. ¹⁹

Mais avant que puisse se réaliser cette indépendance, une conversion préalable est à faire, et Godbout réitère ce qu'il a maintes fois exprimé : la création de l'État québécois passe d'abord par la laïcisation des institutions et par une prise de conscience sociale. En parlant de « l'épidémie nationalyste », Godbout dit :

Elle sera riche le jour où la gauche chrétienne et celle laïque assumeront son entêtement. Etre laïque, socialiste. [sic] et favoriser l'indépendance ? Ce serait là la première manœuvre de renouveau depuis plusieurs décades. ²⁰

Dans cette dernière citation, il n'est pas surprenant de constater que la laïcité occupe le premier rang. On remarque également qu'il n'est pas question d'être indépendantiste, mais plutôt de « favoriser l'indépendance ». Peut-on voir dans cette subtile nuance une certaine atténuation de l'ardeur indépendantiste de Godbout ? Que veut dire au juste « favoriser l'indépendance » ? Et qu'entend-il exactement par indépendance ? Une séparation complète du Québec ? Une plus grande autonomie à l'intérieur d'une nouvelle forme de fédéralisme ? Une simple souveraineté culturelle fondée sur la défense du fait français ? Godbout a beau manier le mot « indépendance » et l'introduire dans son discours, sa conception d'un « État québécois » demeure plutôt vague. Il semble être

¹⁹ *Ibid.*, p. 124.

²⁰ *Ibid.*, p. 126.

victime du malaise des écrivains devant la question nationale, celui d'un tiraillement entre la raison et la passion. Ces derniers, dit-il, sont « assez intelligents et lucides pour voir les risques de l'entreprise, mais incapables de ne pas l'entreprendre ²¹ ». Comment, en effet, ne pas concevoir qu'une classe d'intellectuels, progressistes pour la plupart, n'adhère pas à l'idée d'un Québec indépendant, d'un État français en Amérique ? On ne rencontre cependant pas, dans les textes de Godbout, d'arguments solides en faveur de l'indépendance, ne serait-ce qu'un scepticisme devant l'idée d'un pays constitué de deux cultures, où l'on parle deux langues.

Godbout, comme d'autres écrivains de sa génération, se dit « amoindri ²² » par le bilinguisme et le biculturalisme canadiens et se sent subjugué par la langue du conquérant et par ses effets nocifs sur la langue française. Ainsi, ses conceptions politiques seraient basées sur le rejet de la conception d'une cohabitation de deux cultures. À cet effet, il abonde dans le même sens que Paul Valéry lorsque celui-ci considère l'écrivain comme étant un catalyseur du nationalisme. Selon Valéry, l'écrivain « sépare un peuple d'un autre peuple ²³ » en insistant sur la différence. Godbout, de son côté, constate l'impossibilité, pour une minorité, de s'épanouir dans un cadre biculturel comme celui qu'offre la confédération canadienne :

Or, des écrivains (ces hommes dont le métier ne peut se justifier que dans un cadre national) ne peuvent que tenter de vivre ! Des écrivains (des êtres dont la fonction est de créer une personnalité nationale) ne peuvent se concevoir dans une biculturebilinguebinationale ! ²⁴

²¹ Godbout, J., « Les mots tuent », *Liberté*, vol. 6, no 2, mars-avril 1964, p. 139.

²² *ibid.*, p. 140.

²³ Cité par Godbout dans « Les mots tuent », *Liberté*, vol. 6, no 2, mars-avril 1964, (*Le Réformiste*, p. 43)

²⁴ Godbout, J., « Les mots tuent », *Liberté*, vol. 6, no 2, mars-avril 1964, p. (*Le Réformiste*, p. 43.)

L'idée d'indépendance, pour Godbout, consisterait donc en un moyen de faire échec à ce biculturalisme stérile dans lequel étouffe la culture francophone. Pour permettre aux Québécois d'expression française de s'épanouir, il importe d'acquérir une certaine liberté qui a été jusqu'alors brimée par la majorité anglophone et par l'Église catholique :

[...] hier, ce peuple [canadien-français] fut gardé en tutelle et soumis à l'ennemi, il fut vendu même aux Maîtres par l'Église (1837) sous prétexte (fondé) que la foi —inexorablement liée à la langue— le réclamait ; pendant 200 ans le clergé, pour son bien de sorcier patenté et omniprésent, a persuadé la nation que les Anglais étaient *moins* méchants que les Français, au fond...²⁵

Étant donné que Godbout ne cesse d'accuser l'Église catholique de tous les maux dont souffre la démocratie québécoise, ne serait-il pas logique de penser qu'une fois la laïcisation de l'État achevée, l'indépendantisme pourrait devenir superflu ou, à tout le moins, qu'il ne serait plus qu'une idéologie à « favoriser » ? Si la notion d'indépendantisme n'est pas du tout approfondie par Godbout, c'est sans doute parce qu'elle occuperait moins de place dans un État affranchi de la dictature religieuse. Cette hypothèse expliquerait pourquoi Godbout se contente d'établir les préalables à l'indépendance sans élaborer davantage sur la portée du projet.

1.3 Le socialisme

La même tendance peut être observée avec le socialisme, autre idéologie à la mode dans le milieu intellectuel des années soixante. Si Godbout affirme être socialiste, aucun de ses textes ne semble appuyer cette affirmation. Lorsqu'il aborde des questions économiques, c'est, une

²⁵ *Ibid.* (*Le Réformiste*, p. 46.)

fois de plus, pour attaquer le clergé en le désignant comme un obstacle au développement.

Dans le cadre d'une série d'articles publiés par *Liberté*, portant sur Manicouagan, Godbout relève les effets néfastes d'une trop grande domination du clergé sur les affaires de l'État en ce qui a trait à l'économie. Ayant prôné depuis toujours une vie basée sur l'agriculture et sur l'attachement au terroir, l'Église a réussi à inculquer à la plupart des Québécois une certaine crainte des affaires, de l'entrepreneurship :

L'argent c'est sale, et c'est à prendre avec des pincettes : mais le reste de l'Amérique brasse des affaires pendant que nous avons 100,000 hommes et femmes sans travail. L'argent, c'est péché, ou ça mène au péché. Et nous avons 1/3 des chômeurs du Canada dans la belle province. ²⁶

Godbout ne prône-t-il pas ici l'initiative individuelle pour faire rouler l'économie québécoise ? En voulant voir le Québec imiter le reste de l'Amérique, ne fait-il pas l'apologie du capitalisme ? S'il fait la promotion d'un quelconque socialisme, celui-ci est très nuancé. Tout au plus favorise-t-il une plus grande justice sociale dans un État libre. Pour ce faire, le Québec doit se donner des outils de développement économique et, par le fait même, s'inspirer du modèle capitaliste. C'est donc un socialisme rentable qui est proposé, avec un État providence qui canalise les forces individuelles pour assurer un développement collectif aux Québécois, un socialisme dans lequel la libre entreprise contribuerait à créer une plus grande égalité entre les classes sociales, grâce au développement économique.

²⁶Godbout, J., « Manicargent », *Liberté*, vol. 6, no 5, sept.-oct. 1964, p. 357.

Pour résumer la vision de Jacques Godbout dans les années soixante, on peut dire qu'elle a été, comme pour beaucoup de Québécois à l'époque, un désir de changement radical. Après avoir vécu pendant plusieurs années la domination de Duplessis et celle de l'Église catholique, l'autorité suprême, tout intellectuel a une soif de révolution. Godbout est un de ceux qui sont pressés de voir les choses bouger. En rupture avec la génération de *Cité Libre*, trop fédéraliste et sans doute pas assez anticléricale à son goût, Godbout fait de la laïcité son cheval de bataille. Derrière cette volonté de créer une démocratie laïque, où règne une morale universelle plutôt qu'une dictature catholique, se cache toutefois un anticléricalisme corrosif qui ressort à maintes reprises dans ses articles. Chaque fois que l'occasion se présente, il n'hésite pas à tirer une flèche empoisonnée au clergé et à ses défenseurs. Ce n'est qu'après avoir rempli la condition essentielle à l'épanouissement collectif que représente la laïcité que le Québec pourra songer à entrer dans la lutte pour son indépendance qui, selon Godbout, consisterait en la création d'un État unilingue français, le biculturalisme offert par la confédération canadienne n'étant pas viable. Cependant, le peu de précisions qu'apporte Godbout sur l'indépendance du Québec ne permet pas de saisir sa pensée. Alors qu'il ne cesse de revenir à la charge avec la laïcité, l'idée d'indépendance, tout comme le socialisme, n'apparaissent être qu'un idéal flou, un flirt à la mode pour un jeune intellectuel de l'époque.

2- *L'Aquarium* et *Le Couteau sur la table*

La critique reconnaît unanimement que les romans de Godbout constituent une peinture des changements socio-politiques qu'a connus le Québec depuis le début des années soixante jusqu'à aujourd'hui. Tout en le qualifiant de superficiel, Gilles Marcotte reconnaît que le romancier cerne différentes idéologies qui ont marqué le Québec :

Superficiel, d'abord, en ce qu'il recueille docilement le dessus du panier des mouvements intellectuels qui ont entraîné le Québec depuis une vingtaine d'années : internationaliste dans *L'Aquarium*, préoccupé par les révolutions du tiers monde, la fin de la civilisation occidentale ; puis, dans *Le couteau sur la table*, refaisant avec Patricia l'expérience de la dualité canadienne et concluant à son échec, rappelé au Québec par les bombes du FLQ ; dans *Salut Galarneau !* effectuant son « retour au pays natal » comme tout un chacun, en intégrant la langue et les images du peuple à son récit ; enfin, dans *D'amour, P.Q.*, saluant la prophète Raoul Duguay et entrant avec lui dans une sorte de contre-culture mâtinée de théorie textuelle à la mode du jour.²⁷

Malgré le caractère superficiel de ses romans, on ne peut nier l'importance du texte national chez Godbout qui, en 1971, le qualifiait d'incontournable pour tout écrivain québécois :

Il [le texte national] est un moyen pour accéder à la liberté d'écriture, à une littérature personnelle, débarrassée du carcan de « chanson folklorique ». Le Québec n'est pas une nation normale, d'où la nécessité d'une idéologie pour motiver l'entreprise littéraire. En attendant la libération, l'écrivain québécois est au service de la collectivité, c'est-à-dire du « texte unique », sans quoi il risque de tomber dans l'oubli.²⁸

De *L'Aquarium* à *Salut Galarneau !*, malgré la distance que confère au premier roman le choix d'un lieu étranger et non nommé, la société québécoise est toujours présente. Comme le conclut Serge Wagner dans

²⁷Marcotte, Gilles, *Le roman à l'imparfait*, pp. 223-224.

²⁸Godbout, J., « Ecrire », *Liberté*, vol. 13, no 4-5, nov. 1971, p. (142? vérifier)

sa thèse intitulée *Le monde actuel dans l'œuvre de Jacques Godbout*, « le monde actuel dans l'œuvre de Jacques Godbout, c'est presque l'énoncé d'une lapalissade : il jaillit à toutes les lignes, dans la structure même de l'œuvre ²⁹ ». L'œuvre romanesque de Godbout, en plus de tracer un portrait de la société, sert de véhicule pour illustrer la pensée politique et sociale de l'essayiste.

2.1 *L'Aquarium*

L'Aquarium, ne serait-ce que par sa forme, exprime une soif évidente de changement et de renouveau. En sortant du cadre de la littérature dite traditionnelle, Godbout commet un acte libérateur :

À moins de trente ans, Jacques Godbout vient de faire passer le roman canadien à l'anti-roman, c'est-à-dire de le libérer de sa vieille défroque dix-neuvième siècle. *L'Aquarium* sera peut-être, comme étape, aussi important que *Poussière sur la ville*, notre premier roman « existentialiste ». ³⁰

La structure complexe de *L'Aquarium*, ses multiples symboles et le choix de camper l'action dans un lieu non nommé (même si on peut facilement penser à l'Afrique où Godbout était allé en tant que missionnaire laïque) donne lieu à de multiples interprétations, telle est souvent la particularité du « nouveau roman ». Comme le remarque Pierre de Grandpré à l'époque, « c'est un récit ambigu comme un poème. Toutes les lectures seraient à la fois vraies et fausses ³¹ ».

²⁹Wagner, Serge, *Le monde actuel dans l'œuvre de Jacques Godbout jusqu'en 1968*, Université McGill, 1969, p. 192.

³⁰Bessette, Gérard, « *L'Aquarium* de Jacques Godbout », *Livres et Auteurs canadiens 1962*, [Éditions Jumonville, 1963], p. 19.

³¹Grandpré, Pierre de, « Quand le roman se fait vision et allégorie : Jacques Godbout : *L'Aquarium* », *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 171.

Toutefois, en juxtaposant à *L'Aquarium* les textes de nature politique que Godbout écrit à la même époque, on peut faire ressortir de nombreux liens entre la petite société recluse de la Casa Occidentale et la société québécoise de l'époque. Même si, comme l'affirme Pierre de Grandpré, toutes les interprétations peuvent être bonnes, il importe de se limiter à ce qui apparaît ressortir le plus clairement, soit la représentation d'une société désabusée qui n'a plus guère de valeurs que l'argent et l'individualisme et où la morale ne tient plus :

—Lâches, vous n'êtes que des boiteux. Mais (il riait alors) vous boitez chacun à votre façon, c'est ce qui me plaît ; vous ne savez jamais quelle expérience pousser à la limite ; velléitaire du verbe, quel instinct attiser ; poètes du vide ancestral, quel désir amener brutalement au point d'éjaculation. Vous ne savez dire oui ou non, ni à la guerre, ni à l'amour. Société qui dans les enquêtes va grossir le pourcentage des indécis, qui tourne le dos à demain...³²

En plus de tracer un portrait assez sombre de la civilisation occidentale, comme dans ce discours du personnage Vladimir, Godbout décrit le Québec à travers ses personnages canadiens. Déjà, il perçoit les méfaits de la société marchande, où tout est axé sur la production et la consommation :

Lauzon, un des Canadiens, fait tourner à pleins poumons son électrophone — un beau pays, le Canada, et Lauzon boit en rêvant de neiges, de tavernes, de banlieues nord-américaines, d'achats à crédit —³³

Plus loin, le narrateur renchérit en évoquant le froid pour faire allusion à la paralysie du Québec, paralysie accrue par le déclin de la civilisation occidentale, laquelle est mise en vase clos et examinée par le narrateur dans la Casa Occidentale :

³²*L'Aquarium*, Paris, Éditions de Seuil, 1962, p. 32.

³³*Ibid.*, p. 25.

- D'où viens-tu ?
 —D'un pays froid où se cachent les hommes derrière leurs écharpes en tapant des pieds aux arrêts d'autobus — d'un pays qui a trop vite vieilli, où il n'y a plus rien à faire, qui a tout gagné sans grandes luttes. ³⁴

Comment le désabusement d'un jeune intellectuel des années soixante peut-il être mieux exprimé ? Le Canadien est décrit comme celui qui est en état d'hibernation constante, comme celui qui ne lutte plus et qui se soumet, repu par le confort, hésitant face à tout changement. Bref, le Canadien, et sans doute faudrait-il lire le Québécois, accepte son sort sans révolte, d'où l'impossibilité d'une véritable révolution. Le narrateur revient d'ailleurs sur l'inertie de son pays, tout en manifestant un désir d'y retourner, parce que lui aussi, comme ses compatriotes, il est « dans le mou, la guimauve, la demi-décision, la demi-puissance ³⁵ ». Quand il est, à son tour, sollicité pour participer à la révolution qui se prépare, il hésite, lui qui n'a pas appris à se battre :

(Je lui dirai de revenir, de repasser, qu'il faut réfléchir, que je ne sais pas, que je ne sais rien : mon pays ne m'a pas appris ces luttes, il m'a appris la patience du froid, le goût de la somnolence beaucoup mieux qu'elle ne s'enseigne en Inde ; j'ai fui parce que les révolutions ne s'y faisaient pas et je rêve d'y retourner pour les mêmes raisons.) ³⁶

Le narrateur demeure donc avec les autres escargots, impuissant et plongé dans l'ennui de la Casa Occidentale, alors que dehors s'organise la révolution. Malgré un désir de voir les choses changer, il n'ose pas s'engager dans la lutte, trop prudent, trop habitué à une petite vie en vase clos :

Et me voici à présent qui aimerait aussi changer, voir les pigments de ma peau tourner ou au rouge ou au noir pour aller courir en ghari les rues de la ville, pour être libre de poser une

³⁴ *Ibid.*, p. 48.

³⁵ *Ibid.*, p. 61.

³⁶ *Ibid.*, p. 60.

Pierre sur l'autre comme si personne ne l'avait encore fait. Mais non. Nous avons tout conquis et il ne nous reste plus qu'à nous mettre en rangs, vagues couventines en bas noirs, qu'à nous diriger prudemment vers un bel incinérateur couleur nickel ; tout y jeter : des déchets, de l'intelligence, un peu de sel, des bijoux, des cheveux, des sourires. ³⁷

Certes, à la lecture de *L'Aquarium*, on ne peut que ressentir du dégoût pour la société occidentale, tant par l'attitude des habitants de la Casa Occidentale que par la description que l'on y fait de la société québécoise. Cependant, le narrateur, tout comme Godbout, qui s'était exilé en Éthiopie à la fin des années cinquante, revient au pays, et ce, malgré la dure critique qu'il en fait, car il doit, lui aussi, participer à la révolution tranquille qui s'ébauche. D'ailleurs, à maintes reprises dans *L'Aquarium*, comme dans ses articles de l'époque, Godbout démontre un désir de démolir les vieilles institutions en place et, par le fait même, s'attaque à son ennemi préféré : le clergé.

Dès le début, on assiste à la scène de Monsignore allant au bordel, celui-ci n'hésitant pas à invoquer Dieu dans ses plus intenses moments de luxure :

Le lit de fer. Les puces sautaient de partout. Le lit, la chaleur, la fille qui sent bon le beurre, pardonnez-moi, Seigneur, le spasme. ³⁸

Et quand Monsignore rentre chez lui saoul et repu, son vicaire l'attend et la scène témoigne de l'humour sarcastique de Godbout à l'endroit du clergé : « Pardonnez-nous, Seigneur, car les autres ne savent pas ce que nous faisons ³⁹. » Malgré l'habit, Monsignore se montre tout aussi cupide que le reste de la société. Lorsque, par exemple, les habitants de la Casa parlent

³⁷ *Ibid.*, p. 83.

³⁸ *Ibid.*, p. 16.

³⁹ *Ibid.*, p. 20.

de l'argent du « disparu », « Monsignore dresse l'oreille. Il entend déjà tinter toutes les pièces de monnaie ⁴⁰.» Cet argent est synonyme d'indulgence et Monsignore voit, dans toute bonne action, un exorcisme générateur de calme et de paix ⁴¹, qui rachète une bonne conscience.

Avec un personnage aussi caricatural que Monsignore, qui, semble-t-il, dans sa jeunesse, avait trouvé sa vocation comme « fonctionnaire de Dieu, à l'abri des intempéries ⁴²», Godbout charge une fois de plus l'establishment catholique, dénonçant l'hypocrisie et la manipulation que celui-ci exerce au nom de Dieu. Selon le narrateur, Rome n'est pas au service de l'humanité, elle ne prêche pas l'amour ou la morale universelle comme l'enseignait Jésus Christ, mais elle s'attarde plutôt à défendre ses dogmes rigides et à promettre la paix éternelle aux âmes obéissantes :

Rome ne réclame ni le désarmement, ni la destruction des armes atomiques. Il est vrai que les catholiques ont pour eux le paradis, la parousie, l'occasion de se reprendre et même la résurrection. Où donc ont-ils enterré ce Christ des manuels ? ⁴³

On comprend, à cette description de l'Église catholique, pourquoi, dans les années soixante, Godbout promet avec tant d'ardeur la laïcité et l'accession à une morale universelle pour remplacer l'intégrisme religieux qui a longtemps dominé le Québec. Il apparaît on ne peut plus clair que tout progrès social dépend directement d'une séparation de l'État et du clergé, tant ce dernier demeure réactionnaire à tout changement dans les mœurs de la collectivité. Comme l'a souvent répété Godbout, le clergé, convaincu, au nom de Dieu, d'être l'autorité morale suprême, n'hésite jamais à

⁴⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁴¹ *Ibid.*, p. 109.

⁴² *Ibid.*, p. 127.

⁴³ *Ibid.*, p. 65.

s'immiscer dans les affaires de l'État qui sont souvent bien éloignées de la mission que le Christ a donnée à ses fidèles. Dans *L'Aquarium*, le narrateur, lui aussi, dénonce cette attitude des hommes d'église de ne jamais se remettre en question, de toujours se croire détenteurs de la vérité et d'imposer cette vérité à la masse comme étant l'unique vérité :

Les hommes de religion ont toujours des angles de vue bien précis. Et l'ennui est qu'ils sont si heureusement, si simplement persuadés d'avoir raison que la vie ne leur semble jamais devoir apporter d'objections à leurs rêves. Ils savent où ils vont et quels chemins prendre. ⁴⁴

Il n'est pas surprenant que, par des attaques de la sorte, Godbout ne s'attire pas toujours les critiques les plus tendres de la part des défenseurs de la morale religieuse. Par exemple, Clément Saint-Germain écrit dans la revue *Lectures* (dans un numéro où l'éditorial dénonce la décision de la Cour Suprême du Canada de permettre la diffusion de *L'Amant de Lady Chatterley* de Lawrence, et ce, en 1962) que le roman de Godbout est d'abord un roman déprimant à ne pas faire lire à la jeunesse. Il ne trouve qu'un bon point à *L'Aquarium*, celui d'illustrer la déchéance d'une société agnostique ou athée :

Un bon point tout de même. L'œuvre illustre on ne peut plus l'atmosphère lourde, irrespirable dans laquelle baigne toute société qui refuse Dieu et la morale. Et dire que certains esprits, chez nous, de nos propres compatriotes, nous la souhaitent cette société ! ⁴⁵

Bien que ce premier roman soit une œuvre d'avant-garde, qui, dans sa forme même, évoque une nécessité de changement, on y retrouve, de façon très explicite, une peinture de la société québécoise qui est conforme, en plusieurs points, à ce qu'exprime Godbout dans ses articles de l'époque,

⁴⁴ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁵ Saint-Germain, Clément, « Godbout (Jacques), *L'Aquarium*, *Lectures*, vol. 8, no 8, avril 1962, p. 229.

surtout en ce qui a trait à la nécessité de laïciser l'État pour passer du conservatisme à la modernité. Bref, Godbout, en plus de faire le procès de la société occidentale, continue de faire montre de son anticléricalisme comme il le fait dans ses essais chaque fois qu'il en a l'occasion.

2.2 *Le Couteau sur la table*

Après la fuite de *L'Aquarium*, le narrateur (on peut dire que c'est le même, toujours ce « je » anonyme) rentre au Canada pour faire le constat de l'impossibilité, pour deux cultures, de vivre ensemble. *Le Couteau*, hanté du spectre de la conquête et de la domination des Anglais, montre un jeune intellectuel québécois essayant de lutter contre ces fantômes et en venir à la conclusion qu'une révolution s'impose, et ce, après avoir essayé de vivre paisiblement avec l'ennemi.

Ici, Godbout a recours au symbole du couple mixte pour représenter les relations entre les Québécois et tout le reste de l'Amérique. Patricia, jeune fille de bonne famille, riche, devient la cible idéale du narrateur, qui l'identifie à tout coup, à l'ennemi :

Patricia est un peu ce clinquant, cet univers de parvenus, ce charme qui parle anglais. Ce factice. C'est toute une race d'Américains —et de Canadiens anglais— qui accorde autant d'importance à un musée de l'automobile qu'au Parthénon. ⁴⁶

Malgré tout, le narrateur semble en être amoureux, comme s'il prenait plaisir à se soumettre ou à séduire la fille du conquérant, en ne sachant pas vraiment pourquoi, tel un héros romantique, tourmenté par l'indécision et par l'incapacité de comprendre la mal qui l'afflige :

Moi je mange à en crever, toi tu crèves de ne pas manger, c'est peut-être ça, ma maladie ; toi, tu es le capital, mon peuple a

⁴⁶Godbout, J., *Le Couteau sur la table*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, pp. 27-28.

assez souffert et j'ai pour maîtresse la fille d'un ennemi, ça fait très fin de siècle ; jusqu'où pousserai-je le romantisme ?

Ce n'est pas vrai : mes compatriotes mangent à leur faim. Mais toi, tu peux te saouler la gueule et leur cracher dessus ; vous êtes les plus forts, oui, vous gagnerez, oui nous sommes lâches, Patricia, viens déshabille toi, [...] ⁴⁷

Tout comme dans *L'Aquarium*, où l'argent occupait un rôle de premier plan en ce que chacun des habitants de la Casa Occidentale éprouvait beaucoup d'attrait pour le pécule du disparu, il y a, dans *Le Couteau*, une obsession pour l'argent, nerf du clivage des classes sociales. Au conquérant anglophone, on accole l'image de l'exploiteur qui tire son argent du travail accompli par le petit peuple canadien français. Lorsque le narrateur se tourne vers Westmount, à titre d'exemple, il ressent ce que l'opprimé ressent devant le tyran :

À l'ouest dans la montagne un ghetto monstrueux où des châteaux réservés aux seigneurs d'Albion dominant cette ville qu'un million d'esclaves français, de leur sang... ⁴⁸

Orgueilleux, le narrateur refuse de servir l'ennemi. Cet intellectuel ne veut à aucun prix devenir fonctionnaire de l'appareil qui l'étouffe et s'élève contre le cercle vicieux de la productivité et de l'exploitation des masses :

[...] ce peuple affamé de sécurité paie fidèlement les petits coupons verts qui ont servi surtout à l'asservir, puisque l'argent est immédiatement réinvesti dans l'exploitation industrielle, et nous voilà au rouet : l'ouvrier exploité, affamé de sécurité, paie... et puis non. ⁴⁹

Mais ce refus de collaborer au système d'exploitation, ce refus de l'esclavage s'accompagne d'une crise d'identité qui empêche le narrateur de vraiment se révolter. Bien qu'il se qualifie de nègre blanc, il demeure conscient de son appartenance à une culture universellement reconnue, celle de la société blanche occidentale, ce qui l'amène à souhaiter une

⁴⁷ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 88-89.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 62.

situation différente : « si j'avais la peau noire, le nez sémite !⁵⁰ » Pris entre deux cultures, le narrateur tergiverse, comme l'écrivain québécois qui ne sait pas s'il doit se tourner vers la mère patrie ou vers l'Amérique :

—Tu veux devenir écrivain ?
Il se moquait de nous, de moi, disant : tu ne peux écrire une ligne sans choisir la métropole à laquelle tu destines ton livre ; New York ou Paris ?
Évidemment.⁵¹

Au sentiment nationaliste s'oppose la fascination pour l'Amérique. Bien qu'il soit un ardent défenseur du fait français au Québec, l'intellectuel ne peut demeurer indifférent face à la culture américaine, et ce, malgré le danger d'assimilation que celle-ci représente. Godbout, dans *le Couteau*, illustre cette fascination en confrontant la jeunesse de l'Expresso Bar au mythe de Jack Kérouac, à ce désir de liberté et de conquête :

—Le problème, Jack, ce fut la dévaluation : nos gros sous durs polis, nos sous durcis de paysans, adorés en cachette les soirs de lune blanche, nos sous ronds ne peuvent plus rien acheter. Tu as dit « gardez la monnaie je me tire » ! Jack, t'as eu du génie...⁵²

C'est sans aucun doute ce dilemme, auquel sont confrontés le narrateur et ses amis, qui amène Serge Wagner à dire que Godbout « reprend la vieille thèse nationaliste canadienne-française prêchée il y a un siècle par l'école de l'abbé H.R. Casgrain⁵³ ». En effet, toujours selon Wagner, on retrouve, dans *le Couteau* une transposition du dilemme de *Maria Chapdelaine*, repris plus tard par Félix-Antoine Savard dans *Ménaud, maître-draveur* : partir ou rester ?

⁵⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁵¹ *Ibid.*, p. 113.

⁵² *Ibid.*, p. 115.

⁵³ Wagner, Serge, *Le monde actuel dans l'œuvre de Jacques Godbout jusqu'en 1968*, Université McGill, 1969, p. 76.

Jacques Godbout l'incarne dans le Canada moderne non plus rural mais urbain. Il le présente cependant dans un ordre inverse : il établit l'impossibilité de vivre avec l'étranger avant d'affirmer notre identité nationale. ⁵⁴

La rupture avec l'étranger est rendue difficile par la docilité dont fait preuve le peuple québécois devant le conquérant. Les jeunes de l'Expresso Bar ont beau inventer des révolutions dans le confort de leur café, ils ont beau, comme un régiment canadien, envahir la rue Sherbrooke Ouest, leurs haute cris ne s'accompagnent pas d'actions significatives :

Gauthier criait de plus en plus fort. Ce qui ne nous empêchait pas le lendemain matin de retourner accomplir un travail ridicule pour un maigre salaire, ce qui ne nous empêchait pas de trembler dans la crainte de le perdre ce travail, l'autorité... vertu d'obéissance ? Le bon goût jusque dans la révolte peut-être ? Ou alors étions-nous comme ces esclaves affranchis qui ne peuvent s'habituer à marcher sans porter le poids des chaînes... ⁵⁵

Et même si, à la fin du roman, une dépêche de la « Canadian Press » relate un attentat meurtrier du FLQ, il n'en demeure pas moins que le narrateur n'ose pas faire le saut dans l'engrenage révolutionnaire. S'il a admis l'impossibilité de vivre avec l'étranger, il ne peut éliminer celui-ci, si bien que le couteau demeure sur la table et que rien n'indique que l'ennemi, incarné par Patricia, a pu être anéanti :

(Je ne te ferai aucun mal, si tu ne dis mot, Patricia. D'ailleurs il ne te servirait à rien de te débattre ou de crier, ou même de parler de nos amours anciennes. Le couteau restera sur la table de la cuisine. Aucune trace de sang sur les tapis.
A peine ton corps vibrant et doux s'agitiera, à peine ton souffle qui) [sic] ^{55'}

Sans doute faut-il voir, dans cette fin symbolique, un refus de la révolte sanglante, mais plutôt une révolution plus tranquille, sans douleur ni

⁵⁴ *Ibid.*, p. 77.

⁵⁵ *Le Couteau*, p. 121.

^{55'} *Ibid.*, pp. 157-158.

bains de sang ou encore y voir un échec du révolutionnaire qui n'a pu trancher, étant trop tiraillé par les choix qui s'offrent à lui.

S'il est vrai que *le Couteau* illustre le dilemme québécois, tout comme le faisait *Maria Chapdelaine*, le choix, pour le personnage de Godbout, n'est pas aussi décisif que celui de l'héroïne de Louis Hémon. *Le Couteau* est la continuation de *l'Aquarium* en ce qu'il expose l'incapacité du Québécois à prendre une décision quant à son appartenance, tout comme l'écrivain qui hésite entre Paris et New York, entre la culture héritée de ses lointains ancêtres ou celle, souvent plus fascinante, qui domine son continent et qu'a adoptée Jack Kérouac.

Le narrateur du *Couteau* représente une certaine couche sociale, convaincue de l'impossibilité de vivre dans le cadre de la confédération canadienne, mais hésitant à rompre définitivement avec un conquérant qui domine tout en exerçant une force de fascination. On retrouve, chez l'antihéros de Godbout, le même sentiment d'impuissance face à la révolution qu'on retrouve chez Hubert Aquin, dans *Prochain Épisode*, alors que le narrateur ne parvient pas à tuer l'ennemi et remet à plus tard l'accomplissement de la révolution.

3- *Salut Galarneau !*

Après l'exil en terre étrangère de *l'Aquarium* et le parcours pan-canadien du *Couteau sur la table*, voici que Godbout donne à son narrateur une identité, un milieu et une famille, en somme une épaisseur romanesque. Après avoir été confiée à un jeune intellectuel, la narration devient celle d'un individu de classe moyenne, « décrocheur », écrivain à ses heures, qui règne dans son « stand » à hot dogs. François Galarneau, qui est son propre patron et qui fait ses frites quand et comme il le veut, incarne en quelque sorte le Québécois moyen de l'époque, celui qui, transformé par la Révolution tranquille, rêve d'indépendance et de réussite. Avec un héros narrateur qui se dit ethnographe, *Salut Galarneau !* est d'abord un portrait du Québec des années soixante vu par Monsieur Tout-le-monde, une véritable prise de conscience de la réalité. Mais François Galarneau, cet individu peu conformiste, est plus qu'un simple observateur de la société. À travers son « ethnographie », il ne craint pas de s'affirmer et de prendre position sur certaines grandes questions de l'heure. Malgré son jeune âge, il a déjà fait des choix et rejeté certaines valeurs traditionnelles, dont la religion et l'instruction. *Salut Galarneau !* démontre que l'opposition à la dictature cléricale n'est plus uniquement l'affaire de jeunes intellectuels de gauche, mais qu'elle trouve aussi des adeptes en milieu prolétaire.

En revanche, en évoluant dans un monde de plus en plus axé sur le confort matériel, le succès et l'image, François se retrouve en face de nouvelles valeurs qui, tout en provoquant du dégoût, ne sont pas sans exercer un certain pouvoir de fascination, d'où l'émergence d'un discours

empreint de tergiversations et de contradictions. Malgré son désir d'accomplir une révolte personnelle, laquelle a déjà pris naissance dans ses cahiers, et malgré sa tentative de s'isoler du monde extérieur, c'est-à-dire de refuser, en se cloîtrant, ce qui l'entoure pour échapper à l'insoutenable réalité et se retrouver seul face à lui-même, il doit, pour survivre, accepter un compromis, celui de la « vécriture », qui consiste à vivre en société, si tarée soit-elle, et à se livrer, de temps à autre, à ses combats par l'écriture.

3.1 La prise de conscience de François Galarneau

Lorsqu'il entreprend d'écrire, François n'a pas encore vingt-six ans, mais déjà tout un vécu. Il est issu d'une famille éclatée, où le père vit sur son bateau le jour, où la mère se nourrit, la nuit, de chocolats et de photoromans, et où le grand-père doit pourvoir aux besoins de ses trois petits-fils. Ce cadre familial hors du commun prépare déjà un destin unique au cadet. Ainsi, quand vient le temps pour les « trois vampires » de se séparer, alors que Jacques va poursuivre ses études en France pendant qu'Arthur apprend à s'enrichir dans le monde des affaires, François décide de laisser tomber l'école sous prétexte que l'éducation qu'il a « subie ne valait même pas le déplacement à bicyclette ⁵⁶».

Dans sa prise de conscience, François s'en prend d'abord au système d'éducation qu'il a dû « subir ». Selon lui, malgré que l'on donne à ce système une vocation démocratique en proclamant l'instruction

⁵⁶Godbout, J., *Salut Galarneau !*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, [Coll. Points], p. 13.

obligatoire, celui-ci demeure un instrument d'asservissement de la classe prolétaire par la classe dominante :

J'en sais des choses. Mais je n'en ai jamais assez su pour passer à l'université. D'ailleurs, tout ça c'est de la frime : leur instruction *obligatoire* ne les *oblige* pas à vous aider. Société de pourris. Ils ont fait de nous des laveurs de carreaux instruits. J'aime mieux mon château : *Au roi du hot-dog*, c'est moi le prince et le ministre, [...] ⁵⁷

Cette charge contre le système d'éducation s'accompagne de critiques acerbes à l'endroit du clergé. François affiche un anticléricalisme tout aussi fort que celui exprimé dans *l'Aquarium* et *le Couteau*. Sans faire d'analyse très profonde du pouvoir de l'Église et de ses conséquences néfastes, il rêve d'anéantir le clergé et l'autorité qu'exerce celui-ci sur le peuple :

Quand je fais griller des saucisses, je m'imagine que c'est des curés qui brûlent. Je fais mes révolutions sur la bavette du poêle, c'est très efficace, je gagne chaque fois, je contrôle les référendums, j'attends qu'ils meurent tous et puis je nettoie la grille. ⁵⁸

Par ailleurs, cet anticléricalisme est alimenté par la correspondance de Jacques, qui, en bouquinant à Paris, a appris que « Dieu n'existe pas ⁵⁹ ». Par sa qualité d'aîné instruit, Jacques, ouvert à la culture française, vient influencer son frère lorsqu'il lui décrit le drame du Québécois, victime du puritanisme qu'entretient l'Église :

Je me dégrossis, ce que je voudrais bien te voir faire, et c'est là notre drame québécois : pour réussir une entreprise de dégrossissement, il faut des instruments. Les vieux jésuites phthisiques ne valent pas Jeannine qui pourrait dégrossir ce qui grossit dans tes culottes britcheuses. ⁶⁰

⁵⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 17.

On constate, par ces attaques contre l'Église, que Godbout, comme il l'avait fait dans les romans précédents et, surtout, dans ses nombreux articles, poursuit sa chasse aux curés. Dans *Salut Galarneau !*, par contre, le lecteur retrouve un discours anticlérical qui a évolué, non pas par son contenu, mais par la condition sociale du personnage qui le véhicule. Désormais, ce n'est plus seulement l'intellectuel qui rejette son éducation chrétienne, mais bien l'homme du peuple qui s'insurge contre les valeurs qu'on a voulu lui transmettre, ce qui constitue un point de non retour dans l'œuvre de Godbout. Ce qui fut commencé dans *l'Aquarium et le Couteau* est achevé par François, dans son stand à hot dogs. Par conséquent, le thème dominant du discours de Godbout, l'anticléricalisme, se voit dépassé par les événements. Alors qu'on pouvait croire, à certains moments, que le clergé était la cause de tous les maux de la société québécoise, on remarque, à travers les observations de François, que celle-ci se heurte à d'autres obstacles dans son évolution vers la modernité. François ne se contente pas de faire frire les curés, mais rêve aussi « de voir Johnson ou Lesage empalés ⁶¹ », ce qui illustre le dégoût qu'il a pour la classe dirigeante et la façon de faire des hommes politiques. D'ailleurs, son discours sur l'instruction obligatoire, où il s'en prend à la classe dominante, en dit long sur ses frustrations :

Les gens instruits savaient ce qu'ils faisaient. Partageons les fardeaux lourds à porter : ce n'est pas une raison pour partager l'argent. ⁶²

Malgré les acquis sociaux de la Révolution tranquille, notamment dans le domaine de l'éducation, il subsiste toujours, dans le Québec des

⁶¹ *Ibid.*, p. 24.

⁶² *Ibid.*, p. 26.

Galarneau, un large fossé entre les classes sociales que tout Québécois moyen voudrait voir disparaître ou, du moins, rétrécir. Voilà sans doute une des rares manifestations du socialisme dont Godbout se réclame et qui se résume, comme en rêve François, à vaincre l'inégalité des classes, à devenir autonome, à pouvoir se lancer en affaires et réussir là où seuls quelques privilégiés ont réussi. Ce socialisme semble se limiter à la dénonciation de l'injustice. François, comme son auteur, n'a rien du militant marxiste et sait parfois se montrer plus pragmatique qu'idéaliste. Bref, il balaie du revers de la main toutes les valeurs traditionnellement inculquées à un jeune Québécois de son rang pour aspirer à la liberté. Il voudrait se tailler une place dans son Amérique. Pourtant, il ne demeure qu'un petit vendeur de hot dogs un peu anarchiste.

Si le personnage de Godbout, par son insoumission, incarne l'homme nouveau, voulant évoluer dans un système laïque et avoir la chance de devenir aussi riche que ses voisins canadiens anglais ou américains, il incarne aussi le jeune révolutionnaire qui, après avoir combattu un ensemble de valeurs, se retrouve devant un autre système de valeurs qui peut s'avérer tout aussi néfaste que le premier.

Pour réaliser pleinement ce désir d'être maître chez lui, malgré tous les acquis de la Révolution tranquille, François se heurte à la présence envahissante de l'anglais en sol québécois et à la montée du « murmure marchand », de la société de consommation. En décidant de situer son stand dans l'ouest de Montréal, François ne peut qu'être envahi par l'anglais, surtout avec les touristes venus du Canada anglais et des États-Unis. Même s'il n'est pas bilingue, il semble se débrouiller assez bien pour servir ses clients anglophones. Si ceux-ci essaient de parler français, il les

laisse « se ridiculiser ⁶³». Business oblige, son affiche commerciale est en anglais, question de ne pas trop dépayser le touriste : « Au roi du hot dog, straight ahead ⁶⁴». À première vue, François ne semble pas trop pointilleux sur l'usage du français. Il choisit de conserver le mot « hot dog », trouvant trop absurde le « chien chaud » que son oncle Léo, un puriste, voudrait le voir adopter. Par contre, malgré son « straight ahead », il critique sévèrement Hénault de « Henault's Drugstore » de faire un emprunt à l'anglais :

[...] (il aurait pu appeler ça la *Pharmacie* Hénault, le sacrement, mais il est tellement content, Hénault, de savoir parler anglais que si sa femme lui dit : je t'aime plutôt que *I love you*, il ne peut plus bander. Colonisé Hénault : une couille peinte en Union Jack, l'autre aux armoiries du pape !) ⁶⁵

3.2 Un discours à deux têtes

La récurrence de ce genre de contradictions dans le discours de François s'explique sans doute par l'omniprésence, dans le récit, de la dualité culturelle québécoise, qui confronte chaque individu à un dilemme difficile à résoudre, celui du choix d'une identité. Pour les frères Galarneau, cette situation se manifeste dès leur enfance alors qu'à l'instar de leur mère, ils nourrissent leurs rêves dans des lectures tantôt européennes, tantôt américaines :

Suivant la saison, elle lisait des photo-romans italiens ou des bandes dessinées en anglais, ce qui lui donnait une culture de l'esprit mi-européenne, mi-américaine, qui a beaucoup déteint sur nous puisque, les jours de pluie qui étaient souvent des jours de congé, Jacques et moi plongeions avec ravissement dans ces catéchismes sentimentaux pendant qu'Arthur mimait les histoires des comics. ⁶⁶

⁶³ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 59.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 70.

Déjà, on assiste à la naissance du personnage bicéphale qui sera exploité plus à fond, quinze ans plus tard, dans *les Têtes à Papineau*. François, comme les autres narrateurs de Godbout, ne fait que tergiverser sans arriver à choisir une direction claire vers laquelle foncer. Il se retrouve, lui aussi, devant un dilemme semblable à celui de Maria Chapdelaine ou de Jack Kérouac : partir ou rester ? Et s'il ne parvient pas à trancher, il a pourtant conscience de ce tiraillement et l'analyse à sa façon :

Il doit être notre côté coureur des bois, ce besoin continuel de partir, et notre côté vieille France celui de revenir et de décaper des meubles de pin jaune dans de grands bacs d'acide, l'été, derrière la cuisine, dans le jardin. ⁶⁷

Mais quel est, au juste, ce côté vieille France auquel François fait référence ? Dans son discours, l'attachement aux racines et à l'héritage français est une notion plutôt floue. Dans son stand, il ne rêve pas de Paris, mais songe plutôt à aller rejoindre sa mère exilée aux États-Unis. Des Français, il avoue n'en connaître que deux, qui vont chercher un « "cornet" de frites [et à qui il vend] un casseau de patates comme à tout le monde ⁶⁸ ». La description qu'il en fait se résume à peu de choses et démontre bien que la connaissance qu'a le Québécois moyen de la culture française est limitée : « Ils sont difficiles, c'est vrai, mais ils parlent bien, ils ont un accent qui *shine* comme des salières de nickel ⁶⁹. »

Par contre, François connaît beaucoup mieux la culture américaine, qui fait partie intégrante de son quotidien, comme les hot dogs. Il ne cache pas sa fascination pour le peuple américain, si bien qu'il se laisse aller à rêver d'être, lui aussi, un Américain :

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 59-60.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 119.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 119.

C'est un grand peuple, une belle nation. Si j'avais été instruit, je me serais fait américain. Si j'avais été américain, j'aurais été instruit. Puis riche. Marise m'aurait aimé.⁷⁰

Grâce à la télévision et aux valeurs marchandes que celle-ci véhicule, toutes inspirées du capitalisme américain, François, comme bien d'autres citoyens de son milieu, succombe aux artifices de la société de consommation. Il a beau essayer d'être autonome, de se distinguer par son activité littéraire, il ne peut demeurer insensible à l'idée d'une belle salle de bains « jaune vif avec un rideau de douche orange, des carreaux de céramique jusqu'au plafond, une toilette Crane, la plus basse, la Royale, [...] ⁷¹ ». Toutefois, cette « belle salle de bains dans une belle maison dans une belle rue ⁷² », il sait qu'elle est hors de portée pour le Roi du hot dog et pour l'écrivain qui s'en tient à une ethnographie très personnelle de ce qui l'entoure.

Bien que tenté par ce confort, François n'est pas prêt à n'importe quel sacrifice. « Faut pas ambitionner sur l'ambition ⁷³ », dit-il. Seul, il assume bien sa condition. Il n'a pas « réussi » comme ses deux frères, mais semble tout de même heureux dans son royaume. Par contre, lorsque vient le temps de plaire à Marise, François ne fait pas le poids devant Jacques et il en est conscient. Dès sa première rencontre avec Marise, François sait qu'il ne réussira pas à l'épater, celle-ci étant plutôt attirée par le monde de Jacques, celui des vedettes de la télévision :

⁷⁰ *Ibid.*, p. 142.

⁷¹ *Ibid.*, p. 74.

⁷² *Ibid.*, p. 75.

⁷³ *Ibid.*, p. 57.

- Toi, tu travailles avec lui ?
 —Non. J'ai un restaurant.
 —Ah... (Elle est restée songeuse. Je cherchais un compliment.) ⁷⁴

François se retrouve pris entre son refus du conformisme et son désir de plaire à Marise qui, elle, aspire plutôt à une aventure hollywoodienne. Il doit, pour la séduire et la garder auprès de lui, être capable de rivaliser avec Jacques, celui qui, au milieu des célébrités, n'arrête pas de « faire de l'argent [...] et de changer d'auto tous les printemps ⁷⁵ ». Bref, il lui faudrait devenir un autre et se rendre ainsi célèbre par sa plume :

[...] Elle voudrait que je sois un autre probablement, un écrivain avec une fossette en plein milieu du menton. Elle porterait des robes pailletées, on fréquenterait des journalistes, le beau monde l'attire, elle regarde trop la télévision ; c'est dans *Écho Vedettes* qu'elle prend toutes ses idées, mais, moi, je ne veux pas tricher. ⁷⁶

Comment ne pas avoir envie de tricher et de se hisser au même rang que ses frères plutôt que de se contenter de sa condition de petit citoyen ordinaire ? François, tout en rejetant les nouvelles valeurs marchandes qui viennent régir la société, ne demeure pas indifférent à celles-ci. Son projet de chaîne de *stands* confirme cette tentation constante du plébéien, dans la tumulte des années soixante, de devenir chef d'entreprise, c'est-à-dire de devenir, à son tour, le maître :

J'envisageais un projet d'envergure nationale, non mais, c'est vrai ! nous devons, nous, Canadiens français, reconquérir notre pays par l'économie ; c'est René Lévesque qui l'a dit. Alors pourquoi pas par le commerce des hot dogs ? *Business is business.* ⁷⁷

C'est pourtant le même François Galarneau qui, un peu plus tôt, annonçait une révolte imminente. Après avoir fait frire les curés et empalé

⁷⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 57.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 118.

quelques premiers ministres, il met un frein à son non-conformisme en ce qu'il ne refuse pas systématiquement les nouvelles valeurs de la société marchande, comme il l'avait fait pour son éducation religieuse. Après la tromperie de Marise et de Jacques, il décide de se tourner vers Arthur pour lui faire part de son projet d'expansion du « Roi du hot dog », projet qui consiste à entrer dans le monde de la consommation, donc à accepter et non à se révolter comme il l'avait annoncé :

[...] ce qu'ils n'ont pas prévu, les sociologues, parce que ce sont des gens qui ne savent pas prévoir, ils ne peuvent que te dire ce que tu sais, ce qu'ils n'ont pas prévu c'est que le cobaye choisi allait se révolter peut-être. ⁷⁸

François n'en est pas à une contradiction près. En raison de sa situation d'homme du peuple, il lui devient facile de s'insurger contre les injustices qui règnent partout dans le monde. Comme un homme de taverne, il déverse son fiel sur tout ce qui est synonyme de pouvoir. C'est ainsi que, dans un moment de colère, il s'en prend ouvertement à Jacques pour lui faire part de son dégoût :

Peu importe le parti, tu lèches des ministres, tu fais des grimaces aux Anglais, charité bien ordonnée commence par soi-même. [...] On est des minables, la belle société ! des parasites, des touristes d'à côté. ⁷⁹

Cette attaque contre celui qui est en train de lui subtiliser Marise n'est que la manifestation d'un sentiment de jalousie très légitime. Depuis toujours, François est conscient de l'importance de la réussite et de l'argent pour, sinon être heureux, accéder à un confort matériel et gagner l'estime de son entourage. Lorsqu'il se projette dans l'avenir et qu'il s'imagine en train de parler de son temps, il résume bien ce qui, en Amérique, importe pour accéder au succès :

⁷⁸ *Ibid.*, pp. 75-76.

⁷⁹ *Ibid.*, pp. 87-88.

Dans mon temps, dans mon Amérique à moi, pour être heureux, il fallait être riche, ou instruit, très instruit, ou crever ou crever des bulles, des rêves, des si. On pouvait écrire des livres aussi. ⁸⁰

François parle de son Amérique et non de son Québec ou de son Canada, ce qui démontre à quel point les valeurs américaines, celles des États-Unis d'Amérique, envahissent tout le continent. La culture, même celle d'une minorité francophone, est conquise par le rêve américain. La télévision, sa programmation, sa publicité, tout cet ensemble médiatique tend à américaniser la culture, à l'uniformiser pour plaire à la majorité.

Lorsque François s'enferme, à la fin du roman, il devient le symbole même de l'aliénation par la télévision. Devenu un esclave du monde marchand, il n'arrive plus à faire la différence entre le réel et le factice, si bien que la publicité devient son nouveau credo. Godbout pousse l'ironie jusqu'à remplir les cahiers de François de slogans publicitaires pour montrer l'abrutissement de celui qui demeure rivé sur le petit écran. Ainsi, François se laisse prendre par le miroir déformant et aseptisant de la réalité qu'est la publicité :

Mais les annonces, elles, sont vraies, et commencent de me mieux faire connaître ceux de l'autre côté du mur. Ce sont des gens propres, lessivés, à la recherche de toute tache, d'une pureté merveilleuse, de l'impeccable blancheur, de l'implacable purification. ⁸¹

Pour remédier à cette chute momentanée, François fait le choix judicieux de sortir de sa prison et d'effectuer un retour à la réalité en trouvant le compromis de la *vécriture*, celui de rejoindre le monde extérieur tout en conservant la possibilité de revenir s'isoler périodiquement pour

⁸⁰ *Ibid.*, p. 44.

⁸¹ *Ibid.*, p. 143.

replonger dans l'écriture. La *vécriture* est donc l'équilibre retrouvé, allié à l'idéal autonomiste de François, qui est d'être maître de son destin :

L'avantage, quand tu vécris, c'est que c'est toi le patron, tu te mets en chômage quand ça te plaît, tu te réembauches, tu élimines les pensées tristes ou tu t'y complais, tu te laisses mourir de faim ou tu te payes de mots, mais c'est voulu. ⁸²

Même si *Salut Galarneau !* se termine sur une note positive, celle du narrateur qui exprime son désir de continuer de vivre et d'écrire, il n'en demeure pas moins que le portrait qu'il trace de la société québécoise fait montre d'une certaine inquiétude face aux nouvelles valeurs dominantes. Certes, François Galarneau, incarnation de l'homme du peuple, a réussi à s'affranchir de la dictature cléricale qui, depuis les débuts de la Nouvelle France, dominait le peuple canadien français en ayant le contrôle absolu de l'éducation. Ce refus de François montre une certaine évolution des mœurs en ce que le chasseur de curés n'est plus un jeune intellectuel, mais un représentant de la classe prolétaire qui a décidé de prendre en main son propre destin.

Godbout, qui avait jusqu'alors fait de la laïcité son principal cheval de bataille, constate qu'une nouvelle menace pèse sur la société québécoise, celle de l'invasion américaine par le biais de la télévision, l'outil par excellence de la nouvelle société de consommation, laquelle vient se substituer aux valeurs traditionnelles de Dieu, famille, patrie. Ainsi, le petit écran vient remplacer les curés, en ce qu'il est un objet d'aliénation du peuple.

La fascination pour la culture américaine est omniprésente dans *Salut Galarneau !*, si bien que François n'a de choix que de faire des

⁸² *Ibid.*, p. 157.

compromis et de l'accepter. La *vécriture* ne représente-t-elle pas un compromis entre ses aspirations personnelles et les nouvelles valeurs sociales de son époque ? « L'américanisation » devient en quelque sorte inévitable. Le combat de l'intellectuel doit, dès lors, être orienté contre les dangers de l'invasion américaine. Ainsi, Godbout, en tant qu'essayiste, commencera à se pencher sur le nouveau phénomène de la société marchande.

4- Du *Murmure marchand* à l'*Écran du bonheur*

Après l'effervescence de la Révolution tranquille, on assiste à une période d'accalmie au début des années soixante-dix. Déjà, le retour de l'Union nationale au pouvoir, en 1966, marquait un certain ralentissement dans le processus de réformes amorcé par les Libéraux de Jean Lesage. Ces derniers avaient donné au Québec de précieux outils de développement pour la réalisation du « maîtres chez nous ». Le gouvernement Bourassa, de 1970 à 1976, joue la carte du pragmatisme en profitant des acquis économiques de la décennie précédente. De même, lorsque le Parti québécois prend le pouvoir en 1976, c'est avec l'engagement de prouver qu'il peut être un bon gouvernement avant d'enclencher le processus d'accession à la souveraineté-association. On pourrait dire des années soixante-dix qu'elles furent, au niveau économique, un prolongement de la Révolution tranquille. La capacité du Québec de se prendre en main n'aura toutefois pas l'effet espéré pour les défenseurs de l'indépendance, d'où l'échec du référendum de 80. Le discours de Godbout, au cours de cette période, tient compte de cette réalité, en ce que l'indépendantisme, bien que grandissant, n'arrive pas à atteindre une majorité de Québécois. Ces derniers, nous le verrons, connaissent une américanisation qui relègue le nationalisme au second plan.

Après le discours très anticlérical du *Réformiste*, Godbout aborde, avec le *Murmure marchand* (1976 et 1984), une tout autre problématique, celle de la montée de la société de consommation :

[...] dans le *Murmure marchand* je ramène tout à une seule idée qui n'est pas particulièrement réjouissante : je crains en effet qu'imperceptiblement le chant des marchandises, ou même la publicité « sociétale », soient à notre civilisation ce que la pensée philosophique était à nos pères. ⁸³

Le recueil suivant, *l'Écran du bonheur* (1985-1990), démontre un véritablement acharnement, de la part de l'essayiste, à vouloir analyser le monde de la consommation et son véhicule par excellence : la télévision. Nous verrons donc que le discours anticlérical des années soixante, qui n'a plus vraiment sa raison d'être après que le clergé catholique a perdu beaucoup de son pouvoir, cède la place à une nouvelle obsession : la lutte contre la montée du matérialisme dans un monde de plus en plus régi par la publicité et la consommation.

4.1 Un nouveau dogme

Le problème de la société marchande est issu, selon Godbout, d'une redéfinition des valeurs associée à un changement dans la façon de concevoir l'argent :

Quand l'argent ne sert plus à agrandir, améliorer, enrichir ou constituer le patrimoine, mais à se procurer des biens manufacturés qui ne se transmettront pas par héritage —puisqu'ils sont obsolètes— on peut dire qu'il y a transmutation du sens de la valeur « argent » et par conséquent des valeurs morales que ce symbole véhicule. ⁸⁴

L'argent a la valeur qu'on veut bien lui donner et ne correspond plus à une quantité de travail effectué par une personne. L'enfant comprend alors bien vite que « plus une tâche est en représentation, plus le salaire

⁸³Godbout, J., *Le murmure marchand 1976-1984*, Montréal, Boréal express, 1984, pp. 7-8.

⁸⁴Godbout, J., « Le murmure marchand », *Le murmure marchand 1976-1984*, *op. cit.*, p. 14.

en est élevé, sans égard aux compétences réelles ⁸⁵», d'où le fait qu'il faille être une vedette pour gagner beaucoup d'argent :

Une vedette est un désir fait homme. La société marchande de représentation est une société du désir. Ce n'est plus un désir de société. Dans un tel contexte les valeurs doivent pouvoir varier à l'infini. Il n'y a plus de morale : il y a des gammes de comportement. Il n'y a plus de prêtres : il y a des sociologues. ⁸⁶

Ainsi, pour le Québécois, les valeurs d'antan ont été redéfinies. Il n'existe plus de tronc commun dans l'éducation des générations nées après 1945, c'est-à-dire « le même livre d'Écritures saintes, les mêmes fêtes liturgiques, les mêmes défenses morales, les mêmes prières, les mêmes respects des mêmes autorités, la même église, les mêmes valeurs ⁸⁷». Cette redéfinition des valeurs, cette dissolution de la morale, Godbout l'attribue à la télévision, qui est l'instrument d'invasion par excellence des forces marchandes, celles-ci étant pour la plupart américaines. En effet, depuis l'apparition du petit écran dans chaque foyer, le peuple est exposé à la publicité des multinationales américaines vendant non seulement un produit, mais tout le rêve américain.

Ce pessimisme devant l'invasion américaine par le biais de la télévision, que Godbout va jusqu'à comparer à l'esclavage des Noirs, en ce que « seul le muscle, pouvoir de travail, a été remplacé par le pouvoir d'achat, muscle du marchandisage ⁸⁸», explique l'ardeur avec laquelle il s'applique d'abord à dénoncer cet état de servitude dans lequel plonge toute la population, mais encore plus facilement, semble-t-il, la classe prolétaire. Le bonheur d'un jeune couple, constate-t-il, réside désormais

⁸⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 18.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 26.

dans la capacité de se procurer des biens de consommation, d'où une nouvelle forme d'esclavage :

Elle et lui ont terminé leurs études très secondaires, et ne lisent plus que les textes publicitaires imprimés sur boîtes de conserve ou les modes d'emploi des appareils ménagers. Ce jeune couple appartient au cheptel des nouveaux esclaves que vendent d'heure en heure les chaînes de télévision aux compagnies qui doivent créer de toutes pièces une demande qui autrement n'existerait pas.⁸⁹

Les citations de cette nature, toutes plus alarmistes les unes que les autres, abondent dans chaque chapitre du *Murmure marchand*. La société québécoise est passée, semble-t-il, d'un système de valeurs contrôlé par l'Église à un nouveau système contrôlé par les compagnies manufacturières : « Aux enfants de 1950, l'on proposait Dieu, Famille, Patrie. C'était la nourriture même du discours duplessiste. Aux enfants de 1980, l'on offre désormais : État, Solitude et Marchandise⁹⁰. »

N'est-ce pas là, pour Godbout, un constat d'échec face au discours pour la laïcité des années soixante ? En balayant du revers de la main le duplessisme et le pouvoir du clergé, il espérait, disait-il, accéder à une morale universelle, concept à la base même de la laïcité. La première étape fut franchie, l'Église a été séparée de l'État, mais qu'est-il advenu de la morale ?

Bien sûr, on peut juger la vision de Godbout comme étant trop noire. C'est d'ailleurs ce que fait Jacques Pelletier en critiquant le réalisme de son discours et en mettant en doute les prémisses de son évocation de la société marchande qui, dit-il, « relève d'une conception crépusculaire, et

⁸⁹ *ibid.*, p. 26.

⁹⁰ Godbout, J., « L'orgie », *Le murmure marchand, op. cit.*, p. 91.

parfois même apocalyptique, du monde et de l'histoire ⁹¹». Pelletier reproche à Godbout d'orienter tout son discours sur une seule question en lui accordant une trop grande prédominance par rapport à d'autres préoccupations tout aussi importantes pour la société québécoise. De même, le critique Robert Vigneault, bien qu'il reconnaisse l'importance de la portée d'un sujet comme le marchandisage, reconnaît un radicalisme trop exagéré dans l'approche de Godbout et abonde dans le même sens que Pelletier quant à l'aveuglement que pourrait causer une vision aussi pessimiste : « Fulgurantes, les lueurs de la lucidité pourraient-elles devenir aveuglantes ? ⁹²»

4.2 Vers une acceptation du murmure marchand

Selon la thèse de Pelletier, Godbout pose lui-même certains bémols à sa prise de position en acceptant, en quelque sorte, de vivre dans la société marchande qu'il décrit car, écrit Godbout, « même ceux qui refusent la société marchande se meuvent impuissants dans ses structures ⁹³». Ainsi, selon Pelletier, « ce fatalisme conduit évidemment à l'abdication, à l'inaction, à la démission ⁹⁴». Il poursuit en disant qu'en se plaçant sur le terrain de la société marchande, Godbout « est conduit, naturellement pour

⁹¹Pelletier, Jacques, « Jacques Godbout : Écrivain "national" ou "de province" ? », *op. cit.*, p. 58.

⁹²Vigneault, Robert, « Une lucidité aux lueurs aveuglantes : *Le Murmure marchand* de Jacques Godbout », *Lettres québécoises*, no 37, printemps 1985, p. 68.

⁹³Godbout, J., « Le murmure marchand », *op. cit.*, p. 27. (Pelletier cite également ce passage)

⁹⁴Pelletier, Jacques, « Jacques Godbout : Écrivain "national" ou "de province" ? », *op. cit.*, p. 59.

ainsi dire, à faire des compromis, à accepter ce qui paraît inévitable et à se résigner au nouvel ordre du monde ⁹⁵».

À ce chapitre, l'analyse de Pelletier est bien fondée. Alors que le *Murmure marchand* se veut alarmiste quant aux dangers de la télévision en tant qu'outil d'assimilation à la culture américaine (au sens restreint d'étatsunienne), on retrouve dans *l'Écran du bonheur* un discours beaucoup plus modéré, voire contradictoire. Les deux citations suivantes, de textes écrits à dix ans d'intervalle, en témoignent. D'abord, dans le *Murmure marchand* :

Le petit écran dans chaque maison comme une mamelle tendue : le Pepsi-Cola coule de source. Et les nouveaux immigrants têtent, assimilent. On n'a plus besoin de les mettre à bord du bateau : ils resteront à Naples mais seront, tout aussi sûrement que s'ils habitaient le New Jersey, citoyens américains. Il n'y a plus qu'un langage : pourquoi défendre nos langues ? ⁹⁶

Ensuite, dans un article intitulé « French Frontier » :

Pour ce qui est de notre continent, l'Amérique, du nord au sud, peut se dire en espagnol, en portugais, en anglais ou en français. C'est trop facile d'annoncer que l'avenir ne peut parler que la langue de Pepsi-Cola. C'est infantile même. L'Amérique existe en quatre grandes langues occidentales. ⁹⁷

Comment expliquer un tel changement de cap chez Godbout ? Ce n'est certes pas la conjoncture qui, en dix ans, a changé autant que le laisse entrevoir ces deux citations contradictoires. On peut donc remarquer, chez l'essayiste, une évolution vers l'acceptation de ce murmure marchand tant décrié une décennie plus tôt. Serait-ce qu'il réalise que le petit écran n'est pas nécessairement un ennemi de la culture québécoise, mais qu'il peut en

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁹⁷ Godbout, J., « French Frontier », *L'Écran du bonheur, essais 1985-1990*, Montréal, Boréal, 1990, p. 31.

être un allié ? Là-dessus, il reconnaît que le danger ne provient pas du média même, mais de celui qui contrôle le discours des communications, c'est-à-dire qui « crée les mythologies qui sont l'oxygène de la société ⁹⁸ ». À ce propos, Godbout rappelle que la télévision, au Québec, avant d'être le véhicule du murmure marchand, fut d'abord le « lieu privilégié d'identification de la société française ⁹⁹ ». Cette rectification est sans doute normale pour l'essayiste qui constate qu'il est lui aussi « médiatisé ».

4.3 La question nationale

Peu importe que le *Murmure marchand* soit trop alarmiste et peu importe la position que Godbout adopte face à la situation qu'il y décrit, son discours vient régir un autre discours, celui ayant trait à la question nationale. En acceptant la prémisse que Godbout était, dans les années soixante, indépendantiste, on pourrait tirer la conclusion que le constat du *Murmure marchand* est à l'origine de son attiédissement par rapport à la question nationale, d'où sa position ambiguë lors du référendum de 1980. Par contre, en doutant de l'indépendantisme de Godbout, dont aucun des écrits n'offre une prise de position vraiment convaincante à cet égard, on pourrait affirmer que le *Murmure marchand* lui a servi de voie d'évitement pour échapper au débat. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat est le même, si bien que l'essayiste, au début des années quatre-vingts, prend du recul en adoptant l'attitude de l'observateur sans se prononcer clairement sur la question.

⁹⁸Godbout, J., « La Californie et les médias », *L'Écran du bonheur, essais 1985-1990, op. cit.*, p. 40.

⁹⁹Godbout, J., « Un laboratoire à ciel ouvert », *L'Écran du bonheur, essais 1985-1990, op. cit.*, p. 65.

Au lendemain du référendum de 1980, c'est de « bons sauvages » que Godbout qualifie les Canadiens français. Son comportement, dit-il, en est un « *qui refuse toute initiative*. Le Canadien français accepte de se battre, mais seulement, [...], s'il est provoqué ¹⁰⁰.» Ce goût pour la paix, ce refus de se confronter, Godbout n'en fait pas la critique, mais le décrit comme un fait en se demandant même si ce comportement est vraiment méprisable puisque le peuple canadien français semble préférer la paix à l'affrontement. Le portrait qu'il trace du Québécois, malgré le pessimisme qu'il revêt, n'est pas accompagné d'une dénonciation, mais se présente plutôt comme un simple constat. Le Québécois, en acceptant « que l'on défigure ses villages ¹⁰¹» est devenu Américain et cet état est irréversible tant la fascination pour l'oncle Sam est grande, comme celle qu'éprouvait François Galarneau dans les années soixante :

Le paradis sur terre c'est Old Orchard, Miami, Acapulco. Le parti politique qui promettra Disneyland sera élu sans compromis. Car le Canadien français, en attendant cet essentiel qu'est le ciel, veut vivre en Amérique. Les intellectuels tirent du côté de l'Europe. C'est méritoire. ¹⁰²

Cette dernière citation démontre une certaine retenue, chez Godbout, à prendre parti sur la problématique de l'américanisation du Québec. En tant qu'intellectuel, s'il tire du côté de l'Europe, il le fait de façon bien discrète en se contentant de décrire la situation des Québécois au lendemain du référendum. Pour justifier sa neutralité ou, pourrait-on dire, son ambiguïté quand on lui demande s'il est toujours en faveur de

¹⁰⁰Godbout, J., « Les bons sauvages », *Le murmure marchand, op. cit.*, p. 80.

¹⁰¹*Ibid.*, p. 81.

¹⁰²*Ibid.*, p. 81.

l'indépendance, il répond que « c'est une question à ne jamais poser pendant une orgie ¹⁰³ ».

C'est dans l'article intitulé justement « L'orgie », publié en juin 1984, dans un numéro spécial de *Liberté* sur l'indépendantisme québécois, que Godbout laisse voir le plus clairement sa position sur la question nationale. En affirmant voir « l'autonomie comme un objectif à atteindre ¹⁰⁴ », il établit toute une liste des réalisations du Québec depuis les débuts de la Révolution tranquille en mettant l'accent sur tous les progrès accomplis. Dans cette reconnaissance des acquis, il donne une image très positive de la société québécoise, celle d'une société qui, en un laps de temps assez court, a connu plusieurs bouleversements. Bien sûr, quel Québécois ne serait pas d'accord avec l'autonomie du Québec sinon quelque fédéraliste pur et dur. Une fois de plus, Godbout n'ose se compromettre sur la question, mais ses observations lui donnent raison. Quand il s'interroge à savoir « si la souveraineté du peuple québécois, selon la formule de l'indépendance, est le plancher ou le plafond de notre édifice social, national et économique ¹⁰⁵ », il démontre qu'une clarification reste à faire sur le sens même de l'indépendance. Car l'indépendance, le Québec l'a déjà acquise d'une certaine manière grâce aux progrès faits depuis 1960 et, sur ce point, Godbout pose la question : « Comment faire en sorte que les citoyens veuillent ce qu'ils possèdent déjà ? ¹⁰⁶ » Plus loin c'est encore sous la forme d'une question qu'il poursuit :

¹⁰³Godbout, J., « L'orgie », *Le murmure marchand, op. cit.*, p. 94.

¹⁰⁴*Ibid.*, p. 91.

¹⁰⁵*Ibid.*, p. 90.

¹⁰⁶*Ibid.*, p. 93.

Nous sommes passés de la Révolution tranquille à l'autonomie sereine. Bien sûr il manque le plafond, l'indépendance, mais il manque aussi un toit au stade. Peut-on se le payer, le grand mât tiendra-t-il ? ¹⁰⁷

Le refus de répondre directement à la question de l'indépendance et les multiples interrogations présentes dans le discours de Godbout montrent à quel point celui-ci répugne à se lancer tête première dans le débat et à défendre une option sur laquelle subsiste une grande incertitude. Si certains, comme Serge Cantin, voient dans ce discours un « confusionnisme démobilisateur et débilisant, érigé en art de gouverner par Robert Bourassa ¹⁰⁸ », d'autres pourront tout aussi bien y voir une tranquillité et une prudence digne de l'intellectuel qui veut garder une vision objective de la situation. On peut, bien sûr, en relevant les ambiguïtés du discours de Godbout, faire un parallèle avec celui de son ami Bourassa, mais il est inutile de rappeler que l'un est écrivain-essayiste et l'autre, politicien.

Si l'on fait un rapprochement entre le discours sur la question nationale et celui sur le murmure marchand, on peut dégager deux hypothèses quant à la distance que prend Godbout face à l'indépendance du Québec. La première tient compte du pessimisme exprimé dans le *Murmure marchand*. En considérant l'invasion culturelle américaine comme étant presque irréversible, le problème de l'indépendance ne se pose plus, car, tôt ou tard, celle-ci sera rendue impossible puisque, éventuellement, les Québécois boiront tous à la source de Pepsi-Cola. Pourquoi vouloir se

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 93.

¹⁰⁸ Cantin, Serge, « La fatigue culturelle de Jacques Godbout », *Liberté*, 206, vol. 35, no 2, p. 6.

séparer du Canada anglais pour se laisser gober par la culture américaine ? Ce serait absurde.

Par contre, les contradictions de Godbout nous obligent à considérer une seconde hypothèse qui, elle, est fondée sur l'optimisme de certains textes de *L'Écran du bonheur*, et selon laquelle le Québec, dans le contexte nord-américain, a acquis, grâce à la Révolution tranquille, tous les outils pour assurer son indépendance culturelle et son « autonomie sereine ». Ainsi, l'indépendance politique ne semble plus constituer un préalable à l'identité du peuple québécois et à son épanouissement.

Malgré toutes les ambiguïtés que l'on peut y déceler, la pensée de l'essayiste, de 1976 à 1990, connaît une évolution qui va d'une dénonciation à une acceptation du phénomène du murmure marchand. Dans son avant-propos de *L'Écran du bonheur*, Godbout cerne bien l'évolution de l'ensemble de ses essais :

Tout se passe comme si j'avais consacré le premier tiers de ma vie à dénoncer le cléricisme et le second à démystifier le murmure marchand.¹⁰⁹

Ainsi, d'une « dénonciation », dans laquelle les propos acerbes abondaient, il passe à une simple « démystification ». L'écrivain engagé a fait place à l'observateur lucide, qui refuse de participer au débat de l'indépendance, mais qui s'assure de pouvoir en discuter comme un observateur de la réalité. L'attitude de Godbout s'apparente à celle de François Galarneau en ce qu'il devient un ethnographe de la société québécoise tout en gardant une distance avec le débat national. Son unique révolte semble avoir été contre le clergé. Les dénonciations du

¹⁰⁹Godbout, J., « Naître à l'écran », avant-propos de *L'Écran du bonheur, essais 1985-1990, op. cit.*, p. 9.

murmure marchand qui ont suivi se sont vite adoucies. La peur de l'américanisation s'est transformée en une promotion de l'Amérique française, dont les racines sont de France, mais dont la réalité se rapproche des États-Unis. Cette acceptation du fait américain au sein de la société québécoise fait de Godbout un homme de compromis, tout comme François Galarneau, qui adoptait la « vécriture », une fusion de l'idéal et de la réalité.

5- De *D'amour P.Q.* à *Une histolre américalne*

Cinq ans après *Salut Galameau !*, Godbout poursuit, avec *D'amour P.Q.*, sa description de l'homme du peuple en provoquant un affrontement entre l'académie littéraire et l'écurie plébéienne. Jacques Pelletier distingue une évolution romanesque entre, d'une part, *l'Aquarium* et *le Couteau sur la table* et, d'autre part, *Salut Galameau !* et *D'amour P.Q.* Le premier sous-ensemble est constitué des « romans du problématique » en ce que ces romans « renvoient l'un et l'autre à une conjoncture elle-même problématique, le malaise des héros exprimant à sa manière les ambiguïtés et les impasses de la situation historique ¹¹⁰. » Le second est une nouvelle étape, celle des « romans de l'affirmation ». Aux héros passifs de *l'Aquarium* du *Couteau sur la table* succèdent deux écrivains, François Galameau, « authentiquement populaire qui [sait] se faire un juste écho — caisse de résonance — de l'âme collective ¹¹¹», et Thomas D'Amour, « écrivain libéré capable de se faire le chantre éloquent de la *québécoitude*, de la spécificité culturelle et nationale québécoise ¹¹²».

Une autre approche, celle d'André Renaud, établit une division entre les trois premiers romans et les trois suivants, c'est-à-dire *D'amour P.Q.*, *l'Isle au dragon* et *les Têtes à Papineau*. Ainsi, dans la première trilogie, on retrouve des héros appartenant à une « génération anonyme qui arrive aux termes des années cinquante comme à la fin d'un long périple nécessaire et exigeant, génération qui tend à se renouveler sans rien voir encore de

¹¹⁰Pelletier, Jacques, « La problématique nationaliste dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout », *Le Roman national, Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, Montréal, VLB éditeur, 1991, [coll. Essais critiques], p. 33.

¹¹¹*Ibid.*, p. 43.

¹¹²*Ibid.*

son avenir ¹¹³». Dans la seconde trilogie, avec d'abord *D'amour P.Q.* et *l'Isle au dragon*, Renaud dénote « une espèce de plaisir nouveau à composer avec le verbe et avec le mythe qui, l'un et l'autre, sont les fruits de la civilisation naissante ¹¹⁴». Ainsi, on assiste à une renaissance, à la levée du jour après la traversée de la nuit, une suite logique du rite initiatique qu'Aldéric fait vivre à François, « superbe cérémonie d'appropriation du pays natal ¹¹⁵».

5.1 *D'amour P.Q.*

De ces deux façons de diviser l'œuvre romanesque de Godbout, il ressort un point commun : *D'amour P.Q.* constitue une charnière entre la production des années soixante et celle des années soixante-dix et quatre-vingts. D'abord, on y retrouve un bilan de l'histoire des années cinquante et soixante, deux décennies qu'ont connues la plupart des personnages godboutiens. Ensuite, dans le contexte de la montée de l'indépendantisme et des événements d'octobre 1970, on assiste à l'éveil du personnage-écrivain Thomas D'Amour. Godbout fait lui même cette division en trois étapes. Dans un premier temps, Thomas D'Amour, dans une langue beaucoup plus près de Paris que de Montréal, réécrit le récit de la création du monde, ce qui correspond au « degré zéro de l'histoire en Nouvelle France ¹¹⁶». Ensuite, « il [Thomas D'Amour] se fait proposer l'aventure des

¹¹³Renaud, André, « Jacques Godbout, romancier et cinéaste », *Littérature québécoise et cinéma*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986 (Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français), p. 66.

¹¹⁴*Ibid.*, p. 67.

¹¹⁵*Ibid.*

¹¹⁶Godbout, J., « Entre l'académie et l'écurie », *Liberté*, no 93, mai-juin 1974, p. 28.

années soixante, le mythe du "maître chez nous" de la révolution tranquille que le justicier (R.I.N.) des bandes dessinées incarne merveilleusement ¹¹⁷». Enfin, le roman débouche sur les communiqués du FLK inspirés de ceux du FLQ, Mireille et Thomas ayant décidé de former la cellule D'Amour devant l'impuissance du justicier des années soixante. Justman est donc liquidé puisque son costume « ne leur va pas plus que celui des curés en surplis de dentelle ¹¹⁸».

Fidèle à ses habitudes, Godbout ne peut ignorer la conjoncture politique d'une époque aussi effervescente. Par contre, bien qu'il présente des personnages qui ont traversé la Révolution tranquille et qui ont fait le choix du felquisme, le choix le plus extrémiste pour tenter d'accéder à l'indépendance, il est difficile de percevoir un quelconque parti pris de l'auteur. Tout au plus s'inspire-t-il des événements chauds de l'actualité politique de l'époque pour construire un récit s'apparentant souvent à du burlesque avec, par exemple, l'arrivée d'un héros masqué ou d'un Tarzan révolutionnaire. L'élément sans doute le plus réaliste de *D'amour P.Q.* se situe au « troisième acte » alors que la cellule D'Amour est formée sur un coup de tête sans réflexion profonde. Le Front de libération est dépeint comme étant une organisation terroriste divisée et désorganisée issue la plupart du temps d'une impulsion nationaliste. Rien dans le récit ne fait la promotion ou même l'apologie du mouvement felquist. Le tout n'est que rapporté par l'« ethnographe » qu'est Godbout.

L'analyse du roman nous permet toutefois de constater la récurrence de l'anticléricalisme et du problème de l'américanisation. C'est à ce niveau

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Ibid.*

que *D'amour P.Q.* constitue vraiment une charnière en tirant presque une conclusion sur le combat des années soixante pour la laïcité et en approfondissant la problématique de l'américanisation du Québec. D'abord, la hargne de Godbout contre le clergé revient se manifester dans le dialogue entre Mireille et Mariette. Tandis que François Galarneau rêvait d'exterminer les curés, les deux jeunes femmes semblent avoir évacué leur éducation religieuse, n'en conservant que les quelques réponses de catéchisme incrustées dans leur mémoire. Elles mélangent avec humour le sacré —ou du moins ce qui, dans leur éducation catholique, devait correspondre au sacré— et le vulgaire en s'échangeant des questions et des réponses du « ti-catéchisse » à travers des discussions scabreuses :

Mariette : On devrait se faire un tableau, [...] avec la date de naissance de l'auteur, puis celle où il a commis le péché d'impureté en notre compagnie.

Mireille : Quelles sont les principales occasions qui conduisent à l'impureté ?

Mariette : Les mauvais compagnons, les mauvais livres, [...] 119

Alors que François Galarneau se « dégrossissait » lentement sous l'influence de son frère Jacques exilé à Paris, Mariette et Mireille sont, dix ans plus tard, on ne peut plus dégoûtées. La scène très sensuelle, voire très sexuelle, de la saucisse hongroise en témoigne :

Mireille : C'est un symbole sexuel, viens voir (*elles vont au réfrigérateur*)... avec de l'huile Baby's own, comme ça, je me la mets ici.

Mariette : Pis moi ?

Mireille : Tu te tiens bien, sans ça une des deux va se retrouver avec de la viande dans le vagin. 120

Voilà donc disparus les tabous et les interdictions de l'Église. Ce constat marque une trêve dans la croisade de Godbout contre les forces

119 *D'amour P.Q.*, p. 43.

120 *Ibid.*, p. 54.

cléricales, celles-ci ayant perdu leur pouvoir absolu dans l'accession du Québec à la modernité. Mais l'autre obsession, celle de l'américanisation du peuple québécois continue d'alimenter le texte tant dans la forme que dans l'intrigue. D'abord, plus que jamais, Godbout a recours au langage québécois pour faire parler ses personnages. C'est ce langage que découvre Thomas D'Amour et qui le rapproche du peuple : « Une structure française, une forme québécoise : c'est avec cette sculpture que nous entendons nous exprimer ¹²¹.» Vivre l'Amérique, pour Godbout, c'est pouvoir s'exprimer dans un langage qui reflète la problématique du Québec en tant qu'enclave francophone au sein de l'Amérique, un langage « qui sera au français [...] ce que l'américain est à l'anglais ¹²²».

À un autre niveau, celui de l'intrigue, l'américanisation se traduit par le choix de Justman, super héros masqué inspiré des bandes dessinées américaines, celui qui faisait rêver les frères Galarneau et leur donnait l'envie de l'Amérique. Et que dire de Tarzan, issu directement d'un décor américain typique : « Le moulin à vent du golf miniature agite ses pales blanches dans le Playland désert adossé à l'hôtel Americana ¹²³.» Ce dernier incarne l'idée que Godbout véhicule du Québécois, celui qui accepte son caractère américain tout en proclamant son caractère distinct, celui qui voudrait voir son peuple se réveiller, ce petit peuple qui a su depuis toujours survivre :

[...] nous, on fait partie de ce petit peuple, qui a décidé d'habiter ce pays, d'aimer la neige, le froid, la chaleur humide, les saisons inattendues, les volte-face, un petit peuple que l'Histoire, tu

¹²¹Godbout, J., « Entre l'académie et l'écurie », *Liberté*, no 93, mai-juin 1974, p. 29.

¹²²*Ibid.*, p. 30.

¹²³*D'amour P.Q.*, p. 121.

sais, celle qu'on nous enseignait à l'école, avait complètement oublié. ¹²⁴

5.2 Américanisation vs américanité

Il importe de bien faire la distinction entre les notions d'américanisation et d'américanité. La première représente un processus par lequel la culture américaine, via différents médias, le plus important étant la télévision, est transmise à une autre culture et exerce une influence radicale sur celle-ci. La seconde pourrait être définie comme étant l'art de vivre avec l'américanisation sans devenir colonisé par celle-ci, c'est-à-dire être capable de vivre en Amérique en français et en conservant une culture distincte. Simplifions en disant que l'américanité consiste à être Américain sans devenir « Pepsi »¹²⁵.

Vivre l'Amérique, pour Godbout, ne correspond pas à s'asseoir devant une télésérie américaine et à se laisser séduire par les commerciaux qui sont le reflet du murmure marchand. Lorsqu'il se proclame Américain, par opposition à Français, c'est que ses racines françaises évoquent le passé plutôt que la réalité, que « le Québec, ce n'est pas à proprement parler l'Amérique française, c'est ce qui en reste ¹²⁶ ». L'acceptation de l'identité américaine, chez Godbout, n'entraîne pas un discours faisant la promotion de la culture américaine, mais plutôt le contraire en ce qu'il s'applique à faire une importante mise en garde contre l'hégémonie de cette culture.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 126.

¹²⁵ Cette expression est employée à maintes reprises par Godbout pour désigner l'état de servitude du peuple soumis au pouvoir quasi absolu des multinationales américaines dans le monde marchand.

¹²⁶ Godbout, J., « Entre l'académie et l'écurie », *Liberté*, no 93, mai-juin 1974, p. 17.

5.3 *L'Isle au dragon*

À ce propos, *l'Isle au dragon*, publié en 1976, s'avère une traduction romanesque très juste des appréhensions de Godbout, celles qui seront par la suite exposées dans le *Murmure marchand*. Le récit ne pourrait être plus explicite : il s'agit de l'entreprise de sauvetage que tente un jeune intellectuel pour empêcher le géant américain de coloniser une île du Saint-Laurent, symbole de la société québécoise. Le héros, dans ce cas, n'emprunte pas le masque d'un justicier américain, car son ennemi est lui-même un Américain. Le nationalisme qui l'anime n'est pas anti-anglais, mais il est devenu anti-américain. À travers le discours de Michel Beuparlant, on reconnaît la naissance du pessimisme face à la montée du murmure marchand. De façon sarcastique, le héros prévoit l'assimilation de son peuple à la culture « Pepsi » :

Pourquoi serais-je amer ? Parce que nos petits-enfants parleront vraisemblablement américain et penseront comme leurs petits cousins de la Nouvelle-Angleterre ? Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre... ! Reprendre la farce de cent ans ? J'étais Pepsi et je redeviendrai Pepsi, que ton Saint Nom soit béni ! ¹²⁷

Pourtant, le jeune intellectuel s'accroche à ses chimères et refuse de céder alors que les habitants de l'île, représentants du peuple, lui « ont répété que "le temps des souliers de bœuf" est révolu, et que, leurs chèques en main, ils laisseraient derrière eux le pays de la misère ¹²⁸». Attirés par le Sud et le dollar américain, les insulaires quittent, sans regret, leur terre, écœurés de leur « maudite vie de démanches ¹²⁹». La nostalgie,

¹²⁷ *L'Isle au dragon*, p. 20.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 71.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 70.

l'attachement aux valeurs traditionnelles semble donc, selon ce qui se dégage du roman, être le sentiment de l'intellectuel, de celui qui n'a pas l'expérience du travail artisanal et non du travailleur lui-même, qui voit, dans la proposition de Shaheen, un nouveau paradis s'ouvrir à l'horizon. Cette abdication devant le nouveau colonisateur démontre la faiblesse du peuple à préserver sa culture tant la fascination est grande pour le rêve américain. L'intellectuel ne peut que déplorer la situation :

Nous étions de cette race aussi, entêtés, résistants, ne laissant pas le prince conquérant nous avaler, et puis peu à peu nos pensées se sont ramollies, les petits Canadiens français nerveux sont devenus de gros Québécois endormis, bedaine lourde et cul rassis, et ceux qui défendaient une vision douce du monde ne sont plus que les spectateurs manipulés des shows qu'organise pour eux William T. Shaheen Jr.¹³⁰

L'envahisseur, de son côté, a tous les tours dans son sac pour persuader le peuple. Muni d'un plan de marketing hors pair, ses campagnes de démagogie lui permettent d'implanter ses dépotoirs, comme on convainc les gens de boire du Pepsi. « Saviez-vous, dit Shaheen, que c'est par la poésie que nous choisissons originellement les lieux d'emplacement de nos installations ?¹³¹ » La poésie, pour l'homme d'affaires devient un instrument de promotion qui sert à faire vibrer les cordes sensibles du bon peuple pour pouvoir ensuite le manipuler à sa guise et lui faire accepter ses entreprises destructrices. Shaheen n'est qu'un de ces organisateurs de spectacles voués à la promotion de la culture « Pepsi » que Godbout s'applique tant à décrier.

Pour vaincre ce nouveau colonisateur, il ne faut ni plus ni moins qu'un chasseur de dragon, formé à une école parisienne et amant des

¹³⁰ *Ibid.*, p. 119-120.

¹³¹ *Ibid.*, p. 61.

causes désespérées. En plus de tous les pouvoirs que lui confère son statut, Beuparlant sait, lui aussi, utiliser les armes de l'ennemi. Il planifie la fin de son aventure comme s'il mettait en scène, à son tour, son spectacle, en s'assurant une bonne couverture médiatique : « Le réalisateur d'actualités est ravi : il tient une bonne fin pour son montage, peu importe d'avoir compris ¹³². »

Avec *l'Isle au dragon*, Godbout démontre que la lutte contre l'américanisation n'est plus qu'une affaire de puristes et que le peuple s'est déjà laissé gagner par le rêve américain. Et même ces puristes savent jouer le jeu de l'ennemi en utilisant la manipulation médiatique pour transmettre leurs idées. Beuparlant n'est-il pas la représentation romanesque de Godbout, qui s'attaque aux médias tout en se disant lui-même « médiatisé » ?

5.4 Les Têtes à Papineau

Dans *les Têtes à Papineau*, Godbout allie à la problématique de l'américanisation par le monde du spectacle celle de l'ambiguïté du Québécois devant la question nationale. Après avoir décrit le pouvoir envahisseur du géant américain dans *l'Isle au dragon*, il nous met en face d'une créature hors du commun qui évolue dans un Québec désormais très américanisé. Toutefois, contrairement à Beuparlant, les Têtes ne semblent pas s'indigner outre mesure de cette invasion culturelle. Ainsi, le roman apparaît comme étant un simple constat de l'américanisation plutôt qu'une dénonciation. Quant à la question nationale, Godbout tente d'expliquer, par son personnage, pourquoi les Québécois n'ont pu faire le choix unanime de

¹³² *Ibid.*, p. 141.

la souveraineté lors du référendum de 1980, trop partagés qu'ils sont entre leurs racines françaises, leur soumission aux Anglais et leur fascination pour les États-Unis.

Les frères Papineau incarnent de façon très juste l'américanisation des Québécois. Conçus à New York, ils ont, par leur monstruosité, tout pour faire partie intégrante de l'industrie du spectacle. Dès leur jeune âge, ils voyagent à bord d'un camion comme des bêtes de cirques et ne manquent pas d'attirer l'attention des curieux. Le rêve américain, ils y ont d'abord été exposés grâce à leur père « A.A. », nostalgique du Far West, qui n'hésite pas à faire feu avec ses revolvers pour manifester sa joie, et grâce ensuite à leur mère, branchée sur Hollywood : « Maman ne va pas à la messe, mais elle est restée attachée à certains rites. La soirée des prix hollywoodiens remplace la Fête-Dieu ¹³³».

Les jeunes Papineau ont hérité de cet engouement pour l'industrie américaine du spectacle. Lorsqu'ils songent à devenir chansonniers, c'est au Ed Sullivan Show qu'ils rêvent, une conquête à laquelle aspire tout artiste populaire américain :

Il nous aurait présentés à l'Amérique entière ! Vingt millions de postes cathodiques bleuisant les chaumières nous auraient ouvert les oreilles et les yeux de quatre-vingts millions d'auditeurs éblouis. ¹³⁴

Conquérir la télévision américaine, n'est-ce pas s'immiscer dans la culture dominante pour en devenir partie intégrante ? Shaheen voulait l'Isle, les Papineau veulent le marché américain. Les rôles sont renversés. Devant une américanisation rendue inévitable parce qu'amorcée depuis déjà quelques décennies, Godbout se contente de constater les faits sans

¹³³Godbout, J., *Les têtes à Papineau*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 66.

¹³⁴*Ibid.*, pp. 103-104.

s'alarmer outre mesure. Conscient du fait que le Québécois moyen est devenu Américain, il accepte le compromis de l'américanité : être un Américain d'expression française comme on peut être un Américain d'expression espagnole.

L'évolution montre donc un héros à deux têtes, l'une française et l'autre anglaise, ou l'une québécoise et l'autre américaine. Symbole du Québécois indécis, partagé entre son attachement à ses racines et son appartenance à l'Amérique, les têtes auraient été le candidat politique parfait :

Les Québécois, depuis la bataille des Plaines d'Abraham, veulent gagner partout à la fois. Ils achètent des billets de toutes les loteries. Ils auraient élu une tête à Québec, et l'autre à Ottawa ! L'idéal. Puisque Charles parle anglais « sans accent » ne sommes-nous pas un parfait bicéphale *bilingue* ? ¹³⁵

On reconnaît ici le sens de l'observation et l'humour de Godbout. Ne fait-il pas une description juste d'un électorat qui, à l'époque, votait pour le Parti québécois de René Lévesque et pour le Parti libéral de Pierre Trudeau, deux chefs et deux formations politiques dont les conceptions du Canada étaient opposées ?

Godbout ne manque pas non plus, à travers la trame romanesque, de souligner « l'orgie » qui a secoué le Québec depuis les années soixante. Le petit État catholique s'ouvre au monde et s'intègre au village global : « La planète était désormais une arche de Noé, nous étions tous frères, sans égard à la religion ¹³⁶. » Ainsi, comment se surprendre que le peuple souffre de « bicéphalité », c'est-à-dire d'incapacité à trancher quand tout se bouscule aussi rapidement ?

¹³⁵ *Ibid.*, p. 96.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 100.

La métaphore de la scène d'amour avec Irma Sweet, « une comédienne française qui voulait réussir aux États-Unis ¹³⁷ », qui fait l'unanimité en provoquant l'érection commune des têtes, caractérise bien le Québécois moyen. Il vit désormais en Amérique et cultive les contrastes, comme le père des têtes le prônait :

« A.A. » au contraire affirmait à haute voix qu'il faut toujours cultiver les contrastes. Que c'était en Yin et Yang que les spectacles doivent se concevoir. Il est éclectique. Éclectique. Homard thermidor et hot-dog stimé sont les deux pôles de sa culture. ¹³⁸

Les Têtes à Papineau cerne de façon juste la problématique de la dualité des Québécois, qui a fait que le référendum de 1980 n'a pu rallier une majorité. Le personnage des *Têtes* est une métaphore du clivage de la population québécoise face à la question nationale, métaphore qui peut aussi s'appliquer à l'individu, au Québécois francophone, qui est lui-aussi partagé entre deux options et qui a peine à trancher puisque cette dualité fait partie de son identité. Quant à l'émergence d'un unilingue anglais suite à l'amalgame des têtes, ne pourrait-on pas y voir une preuve de l'importance de bien cultiver les contrastes, de bien équilibrer ses valeurs pour que le Québécois puisse vivre son américanité en conservant son caractère distinct ?

5.5 *Une histoire américaine*

Publié en 1986, *Une histoire américaine* reprend à peu de choses près les mêmes thèmes que les *Têtes à Papineau*. Après la créature mythique représentant l'ambiguïté des Québécois, Godbout revient à un

¹³⁷ *Ibid.*, p. 123.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 134.

héros mieux campé dans la réalité québécoise pour montrer que le phénomène de l'américanisation, allié à celui de la globalisation et du multiculturalisme, s'est encore accru et continue d'occulter le nationalisme québécois.

Gregory Francœur possède tous les attributs pour être, en lui même, une synthèse du discours de Godbout sur les questions du murmure marchand, de l'américanité et de l'indépendantisme québécois. Après avoir été publiciste et député indépendantiste, l'intellectuel se tourne vers les États-Unis pour aller y réaliser une enquête sur le bonheur et « ethnographier » la Californie.

Une histoire américaine se veut donc une illustration romanesque des essais de Godbout écrits durant la décennie 1975-1985. D'abord présenté comme un artisan du murmure marchand, Francœur, par son travail de publiciste, incarne ce que Godbout décrivait dans *le Murmure marchand*, soit la transformation de l'art en instrument de promotion : « J'adorais Voltaire. Je m'inspirais de La Bruyère pour mes personnages, [...] ¹³⁹ ». Son succès dans cet univers du spectacle l'amène à épouser la cause de l'indépendance du Québec. Toutefois, son expérience de député se solde vite en une désillusion en ce que le monde de la politique s'avère tout aussi factice que celui du spectacle :

Depuis quelques automnes le pays, me faut-il l'avouer ? était, au plan des projets de société, plutôt pénible à vivre. J'avais embrassé la cause du peuple comme s'il s'était agi d'une vaste campagne de promotion publicitaire. Les clients ne répondaient plus. ¹⁴⁰

¹³⁹Godbout, J., *Une histoire américaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1986 (Collection Points), p. 14.

¹⁴⁰*ibid.*, p. 16.

Ici, la critique n'est pas seulement à l'endroit de la société de consommation, mais également à l'endroit de ceux qui furent les penseurs du projet indépendantiste, un projet sans base solide, « un rêve à l'hélium, sans désir profond [qui] s'est ensuite effiloché, brin par brin, comme se défait une ficelle pourrie ¹⁴¹».

Une fois de plus, le rêve américain l'emporte sur les aspirations nationalistes, et ce, dans toutes les couches de la société québécoise. Cette distanciation par rapport à la question nationale se rencontre autant dans la classe moyenne que chez l'intellectuel. Ce dernier, une fois les désillusions noyées, affirme, « entre deux gorgées de beaujolais nouveau riche, que l'avenir du Québec se situ[e] aux États-Unis ¹⁴²». Dans un contexte d'ouverture des marchés, d'échanges commerciaux et culturels de plus en plus importants, l'indépendance politique tend à céder la place à une recherche d'autonomie, c'est-à-dire à promouvoir le caractère distinct du Québec dans les cadres déjà existants.

De plus, cette globalisation a pour effet d'occultier le problème de l'identité française en Amérique. Francœur, lors de son séjour à Berkeley, est à même de constater que le problème québécois pèse peu dans la balance des conflits mondiaux. Lorsqu'on compare le Québec à l'Éthiopie, puisque *Une histoire américaine* oppose continuellement le tiers monde à l'Amérique, on constate, comme Francœur, que le nationalisme québécois n'est sans doute pas le sujet le plus palpitant pour un étudiant engagé de Berkeley. « Les cadavres, rappelle-t-il, n'ont jamais jonché la rue Dorchester. Montréal n'a jamais été Soweto. ¹⁴³» D'où la reconnaissance

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁴² *Ibid.*, p. 17.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 79.

des vertus du calme et de la stabilité du Québec : « Chez nous, dit Francoeur, la révolution a été plutôt tranquille. C'est peut-être mieux ainsi ! ¹⁴⁴»

Cette deuxième série de romans, comme la première, est caractérisée par une omniprésence du « monde réel ». D'une intrigue à l'autre, Godbout semble incapable d'éviter la conjoncture politique québécoise, si bien que son œuvre continue d'être une peinture des principaux événements politiques et courants idéologiques qui ont marqué l'histoire récente du Québec. Cependant, notre analyse démontre une évolution dans cette représentation romanesque du Québec, évolution semblable à celle observée dans les essais, du *Réformiste* à *l'Écran du bonheur*. Les idéaux des années soixante, la laïcité, le socialisme et l'indépendance, ont fait place à l'américanité. Simultanément, l'essayiste et romancier est passé d'un ton de dénonciation et de propagande au ton plus neutre du sociologue. Ainsi, le Godbout des années soixante, pourfendeur du cléricisme et défenseur de la laïcité, fait place à l'« ethnographe » des années quatre-vingts, observateur tranquille de la réalité.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 162.

6- *Le Temps des Galarneau*

Vingt-cinq ans après *Salut Galarneau !*, Godbout fait revivre son héros François dans une nouvelle saga de la tribu des Galarneau et utilise, une fois de plus, la trame romanesque pour exposer la situation socio-politique du Québec. *Le Temps des Galarneau* est à la fois un instantané du Québec des années quatre-vingt-dix et une rétrospective des idéologies dominantes depuis la fin des années soixante. De l'indépendantisme à la globalisation mondiale en passant par l'éternelle problématique de l'univers marchand et de l'américanisation, on retrouve, en cinquante courts chapitres, les thèmes récurrents de l'univers godboutien.

Les trois frères Galarneau représentent, par leurs activités et leurs préoccupations, différents courants de pensée qui se sont manifestés depuis la Révolution tranquille. François demeure le Québécois prolétaire qu'il était, sans diplôme, ayant acquis une stabilité par son état de gardien de sécurité. Jacques, toujours écrivain, retourne à Paris pour se retrouver au milieu de la fine fleur littéraire, dans ce que François qualifie de « Littérand », un univers qui est aux intellectuels ce que Disneyland est aux enfants. Arthur, de son côté, a laissé les campagnes de charité et s'est converti au militantisme de gauche, prêt à tous les combats. Le lecteur retrouve donc les trois « vampires », qui continuent de symboliser chacun un type idéologique.

Pour Godbout, le Québec est une île d'où différentes générations sont sorties pour aller s'initier dans des univers différents : tantôt en Europe, tantôt aux États-Unis, tantôt dans le tiers monde :

Quand on revient, on a trois générations. Une qui rêve de faire l'indépendance comme ça se faisait au siècle dernier, à

l'intérieur du parti québécois ; l'autre qui dit « mais ça n'a pas d'importance, nous sommes Américains, c'est Hollywood qui doit l'emporter » ; l'autre dit « mais, écoutez, la Yougoslavie c'est bien plus important ». ¹⁴⁵

Le retour des Galarneau semble d'ailleurs un moyen de transcrire en fiction l'évolution du Québec que l'essayiste a tenté de cerner, notamment dans *le Murmure marchand* et dans *l'Écran du bonheur*. « L'évocation de la famille, du destin de ses membres apparaît comme un prétexte et un point de départ pour des réflexions d'ordre plus général sur la culture contemporaine ¹⁴⁶».

6.1 La mort de l'indépendantisme

Comme dans les essais et les romans publiés après les années soixante, la question nationale est banalisée et il est impossible de dégager clairement un quelconque parti pris chez Godbout, son discours étant dominé par le murmure marchand et l'américanisation de la culture québécoise. Dans *le Temps des Galarneau*, c'est Arthur qui devient, durant une brève période, l'indépendantiste engagé, s'abreuvant de lectures de Fanon, Marcuse, Mao, Castro, et participant à des manifestations anti-bourgeoises avec « des barbus à leur première toison ¹⁴⁷». Arthur paraîtrait tout à fait irréaliste si Godbout ne s'était pas inspiré de la véritable histoire de Pierre Maltais, révolutionnaire au destin extraordinaire, dont il relate l'histoire dans le documentaire intitulé *l'Affaire Norman William*. Néanmoins, le peu de crédibilité du personnage n'est pas sans rappeler l'appel au héros mythique de *D'amour P.Q.* pour porter le flambeau de la

¹⁴⁵Cayouette, Pierre, « Jacques Godbout : Un "stie" ouvert sur le monde », *Le Devoir*, 9 oct. 1993, p. D1.

¹⁴⁶Pelletier, Jacques, « Jacques Godbout : Écrivain "national" ou "de province" ? », *op. cit.*, p. 66.

¹⁴⁷*Ibid.*, p. 39.

révolution. Selon Jacques Pelletier, le personnage d'Arthur « s'avère une extraordinaire incarnation du *babyboomer* frivole imaginé par Ricard et Godbout : un spécimen glorieux du militant lyrique dans toute sa splendeur et sa sottise ¹⁴⁸». Le révolutionnaire de gauche relégué au rang de personnage folklorique, c'est le déclin de l'indépendantisme et du socialisme qu'expose *le Temps des Galarneau*.

François, qui, à l'époque, préfère se distancier des grandes manifestations, est indifférent aux combats de son frère. Le temps finit par lui donner raison alors qu'Arthur lui-même délaisse la cause du Québec pour s'ouvrir aux problèmes du monde. Certes, l'idée d'un Québec souverain continue d'alimenter les discussions de François, mais elle est devenue, tout au plus, matière à boutades :

Nous n'avons pas connu la Révolution au Québec, l'aristocratie était retournée en France se faire occire sur place. Alors nous avons conservé un petit faible pour la royauté, la preuve est que la reine d'Angleterre est toujours notre souveraine. « Elle pourrait s'installer chez nous, quand nous serons souverains nous aussi ? » ¹⁴⁹

6.2 Du catholicisme au consumérisme

L'accession que prônait Godbout dans les années soixante à une nouvelle morale universelle pour remplacer celle qui était dictée par les autorités cléricales ne s'est jamais concrétisée. Les réflexions de François à ce propos soutiennent ce constat d'échec :

Aujourd'hui plus rien ne fait peur à personne. Ce n'est pas que les gens soient devenus plus courageux qu'hier : la morale est à sec comme le fond des bénitiers. Tout change. ¹⁵⁰

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 67.

¹⁴⁹ Godbout, J., *Le temps des Galarneau*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p 89.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 12.

Après la Révolution tranquille et la « décléricalisation » de l'État québécois, comme Godbout l'a rapporté dans les années soixante-dix, la religion catholique a fait place au consumérisme. Ainsi, le citoyen ordinaire, après s'être défait de l'emprise cléricale, s'est laissé sombrer sans trop de réticences dans une nouvelle religion. François, cet insoumis qui balayait du revers de la main son éducation religieuse, n'échappe pas aux nouveaux dogmatismes de l'univers marchand et incarne par le fait même l'attitude générale de la société nord-américaine face à la montée de ce nouveau phénomène. Il va jusqu'à en devenir le gardien, chez Harry Sécurité, en conservant toutefois une certaine lucidité quant à ce que symbolise l'entreprise pour laquelle il travaille :

Harry Rosen est un homme libre qui ne croit ni à Dieu, ni au diable. Il croit aux affaires. Business . Au fond, en cette fin de siècle qui ne verra pas naître mon enfant, il n'y a que le commerce de vrai, et ses nouvelles cathédrales. ¹⁵¹

On retrouve, chez François, les mêmes contradictions que dans *Salut Galarneau !*. C'est sa lucidité qui l'empêche, malgré son conformisme, de sombrer dans l'esclavage du monde marchand. Malgré qu'il professe sa foi dans le conformisme marchand et qu'il avoue que ce qu'il faut pour être heureux « c'est une vie stable et un cadre luxueux ¹⁵²», on retrouve chez lui des relents d'assoiffé de justice : « L'ennui c'est qu'il m'arrive aussi d'avoir des haut-le-cœur, trop de caviar à Garland, pas assez de pain et d'eau au Sahel ¹⁵³.» Le personnage, et c'est là sa caractéristique la plus importante, est toujours tiraillé entre deux pôles. Au bonheur procuré par le

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁵² *Ibid.*, p. 37.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 37-38.

matérialisme s'oppose une conscience sociale qui donne à François toute sa complexité.

Alors que l'Occidental moyen semble accepter globalement le nouvel ordre marchand, François affiche certaines réserves. Lorsque, par exemple, il consent à devenir un acteur du spectacle télévisuel, parce que « une heure de présence à la télé pouvait servir Harry Sécurité ¹⁵⁴», il est saisi d'un sentiment de révolte face à la manipulation qu'exercent les artisans du petit écran. Devant la dure réalité des images du Cambodge qui ne deviennent qu'un spectacle vulgaire destiné à émouvoir le public, il s'insurge. Le public, en revanche, réagit fidèlement au spectacle et François passe du statut de gardien de sécurité à celui de vedette de la télévision :

Sur les trottoirs, dans le métro, au boulot, pendant deux semaines, on m'a félicité, j'ai même signé des autographes. Harry Sécurité, nommé au générique, a obtenu les contrats du gouvernement, la ministre de l'Immigration avait été émue. ¹⁵⁵

Cet épisode résume de façon très concise la description que Godbout fait de la télévision comme appareil de manipulation des masses. S'il dénonce les méfaits de la télévision et de la médiatisation, il avoue être lui-même médiatisé et n'hésite pas à jouer le jeu de la société du spectacle. L'attitude de résignation de François est la même que celle de son auteur en ce qu'il affiche une méfiance à l'endroit des médias tout en acceptant de participer à leur jeu. Cette même ambiguïté, on la retrouve devant le problème de l'américanisation et de l'américanité, problème exposé par l'évolution d'un François tiraillé entre son héritage culturel et le rêve américain.

¹⁵⁴ *ibid.*, p. 134.

¹⁵⁵ *ibid.*, p. 136.

6.3 Toujours l'américanisation

Le roman ne serait pas complet s'il n'abordait pas la question de l'américanisation culturelle. Une fois de plus, François est porteur de l'ambiguïté québécoise face à cette question. Devant la montée du murmure marchand et de la société du spectacle, le Québécois moyen qu'est François ne peut que succomber aux attraits du rêve américain si bien qu'il est tenté, à un certain moment, de se lancer, lui aussi, à la conquête de l'Amérique :

Aujourd'hui je peux bien l'avouer, à force de camionner aux USA, la puissance, la richesse, la vitalité des États américains m'avaient tellement pogné aux tripes que j'ai fait une demande officielle à l'U.S. Immigration Office de Washington. Il n'y a pas de honte à ça. Nos ancêtres avaient exploré ces espaces avant tout le monde. Je voyais des noms français partout, des Carolines à la Louisiane. ¹⁵⁶

Toujours poussé par l'ambition d'être son propre patron et de diriger son entreprise, il ne semble pas déchiré outre mesure par le dilemme « partir ou rester ». Ce « pure laine » fragile répond sans tergiverser à la vieille question de Maria Chapdelaine et montre que son sentiment d'attache à la culture québécoise n'est pas immuable. S'il reste au pays, c'est qu'il ne peut immigrer aux États-Unis, faute d'argent. Tout comme son projet de chaîne de restaurants, celui d'une compagnie de transport échoue. François, on le sent, n'hésiterait pas à abandonner sa ceinture fléchée pour accéder au rêve américain et suivre, par le fait même, la trace de Jack Kérouac à qui il avouera plus tard s'identifier ¹⁵⁷.

Le héros de Godbout ne représente-t-il pas l'image parfaite du Québécois moyen, fasciné par ce qui est américain et assumant pleinement

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 36.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 94.

son américanité, n'éprouvant pas le besoin, comme l'intellectuel qu'est Jacques, de remonter à ses sources françaises ? Ainsi, pour François, un Littéraland parisien ne vaut pas mieux qu'un Disneyland américain. Déjà, dans *Salut Galarneau !*, il ne cachait pas son envie d'être riche et Américain, de posséder une belle maison et une belle salle de bains. Par contre, s'il avoue avoir rêvé d'« oublier le carnaval de Québec pour aller [se] rouler sous les palmiers ¹⁵⁸», il ne peut s'empêcher, quelques années plus tard, de déplorer l'invasion culturelle américaine en sol québécois. Lorsqu'il se retrouve en présence de toute une famille d'immigrants, il est en mesure de constater les transformations du Québec depuis la Révolution tranquille. Sa visite guidée du territoire québécois lui permet de se rendre compte qu'une culture ne peut être imposée et que les racines ne peuvent être greffées aux nouveaux arrivants, qui ont déjà leur passé et leur histoire :

J'avais escompté, en traversant, leur parler du courage de mes ancêtres qui avaient remonté à voile le Saint-Laurent, traversé les Grands Lacs, exploré le Mississippi. Mais on ne peut pas donner des ancêtres à ceux qui ont déjà les leurs et dont les grands-pères ont pagayé sur d'autres fleuves. J'ai compris plein de choses, que c'était moi l'ancêtre, leur mémoire s'arrêtait à *moi*, c'est donc la mienne qui remontait à Jacques Cartier, Champlain et Cavalier de La Salle. ¹⁵⁹

François doit se rendre à l'évidence, son folklore ne touche plus la jeunesse, qui rêve d'Hollywood et de Michael Jackson, comme en témoignent les enfants :

« C'est super, François ; bon, on a appris plein de choses sur le blé d'Inde, l'érable, le tabac et la forêt. Mais on n'est pas venus ici pour faire bûcheron ! »

J'avais compris. Le soir même j'ai invité l'aîné aux Arcades, rue Mont-Royal. Ça m'a coûté une terre, mais il a compris que nous habitons un pays civilisé. N'empêche, le Nintendo, c'est comme l'esperanto. ¹⁶⁰

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 36.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 120.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 121.

On reconnaît, dans cette dernière réflexion, toute l'ironie dont Godbout peut user pour décrire la percée irréversible des valeurs marchandes véhiculées par la technologie. Comparer un jeu électronique individuel à une langue qui avait pour but de permettre à tous les citoyens du monde de communiquer entre eux, n'est-ce pas tout à fait dérisoire ?

Le Temps de Galarneau, par son pessimisme, regorge d'allusions au caractère factice de la société de consommation qui domine désormais la culture occidentale. Le Québec de François a subi des transformations culturelles irréversibles. Là où, avant la Révolution tranquille, régnaient les curés, on retrouve désormais le capitalisme américain. Le révolté des années soixante n'a de choix que de faire des compromis, pris entre son attachement à ses racines canadiennes françaises et la fascination qu'exerce sur lui le rêve américain. Une fois de plus, Godbout crée un personnage bicéphale à l'image de la société québécoise, avec une tête québécoise et une tête américaine. Si l'Europe n'attire plus que quelques intellectuels nostalgiques, l'Amérique, elle, séduit la masse. *Le Temps des Galarneau* est l'illustration que le Québécois des années quatre-vingt-dix est devenu Américain, d'expression française certes, mais tout de même Américain. La fuite de François vers les États-Unis, quant à elle, ressemble à son « emmurement » vingt-cinq ans plus tôt, un coup de tête qui s'était terminé de façon optimiste par le retour à la vie et à la « vécriture ». Il a beau dire que la terre « où nous sommes nés [...] ne nous appartient déjà plus », comment croire qu'il ne puisse rentrer chez lui après un exil momentané, tout comme il était allé faire un saut, autrefois, « à l'hôtel *Canada* ¹⁶¹ » ?

¹⁶¹ *Salut Galarneau, op. cit.*, p. 158.

Certes, l'image du Québec que Godbout présente dans ce deuxième tome des Galarneau se différencie de celle du premier en ce qu'elle est « une vision désenchantée, sceptique, ironique, très postmoderne, du Québec actuel évoqué en termes quasi folkloriques ¹⁶²». Il faut toutefois se rappeler que ce n'est pas la première fois que la situation du Québec est abordée de façon négative dans l'œuvre romanesque de Godbout. Si *Salut Galarneau !* se terminait sur une note optimiste, on ne peut en dire autant du *Couteau sur la table* ou des *Têtes à Papineau*. De son côté, *Une histoire américaine* présente une image renouvelée et positive de l'Amérique, « une altérité devenue plus séduisante ¹⁶³», observe Jean-Pierre Lapointe, en ce qu'elle présente les États-Unis comme étant autre chose que le méchant envahisseur qu'incarnait William T. Shaheen. La Californie que Francœur découvre est « une société plurielle et paradoxale qui semble se situer aux antipodes du modèle social américain esquissé dans les romans précédents ¹⁶⁴».

Si les romans de Godbout présentent tantôt une image positive du Québec et de l'Amérique, tantôt une image négative, c'est qu'ils sont représentatifs de cette constante dualité culturelle à laquelle le peuple est confronté. L'identité québécoise, représentée par Godbout, est celle d'un croisement entre la culture française héritée de nos ancêtres et la culture de nos voisins américains, laquelle tend à s'étendre à l'ensemble du globe. Cette identité est donc fragile étant donné l'hégémonie américaine et la

¹⁶²Pelletier, Jacques, « Écrivain "national" ou "de province" ? », *op. cit.*, pp. 69-70.

¹⁶³Lapointe, Jean-Pierre, « La formulation de l'imagerie culturelle américaine dans les romans de Jacques Godbout », *Études françaises*, vol. 27, no 2, automne 1991, p. 82.

¹⁶⁴*Ibid.*

distance qui sépare le Québec de la France. L'américanité, qui, nous l'avons vu, est l'art de vivre en français en Amérique, est constamment menacée par l'américanisation. Si Godbout refuse de ne reconnaître que Paris comme capitale et s'affirme Américain de langue française, il est normal qu'il adopte parfois un discours alarmiste devant la menace d'une invasion culturelle causée par le nouvel ordre marchand dominé par les multinationales américaines. Le personnage de François, tant dans *Salut Galarneau !* que dans *le Temps des Galarneau*, est l'incarnation même de la « bicéphalité » qui caractérise la culture québécoise. Nostalgique du passé, attaché à un héritage de souche française, François veut aussi conquérir le monde, à la manière américaine. Il représente en cela une réalité concrète : le peuple québécois est américain ; distinct, certes, mais américain. L'évolution des personnages des romans de Godbout, des années soixante aux années quatre-vingt-dix, illustre ce fait.

Conclusion

Notre analyse du discours de l'essayiste et de l'évolution de la trame romanesque nous amène à conclure qu'en trente-cinq ans, Jacques Godbout, l'essayiste, surtout est intervenu sur deux plans : la laïcité et l'américanisation. Le premier domine nettement l'ensemble des articles publiés durant les années soixante et occupe une place de premier choix dans les romans de la même époque. S'il disait aussi favoriser, en tant qu'adepte de *Parti pris*, l'indépendantisme et le socialisme, il n'a qu'effleuré ces deux idéologies. Rien, par conséquent, ne nous permet de le classer parmi les intellectuels défenseurs de l'indépendantisme et du socialisme québécois.

Depuis les années soixante-dix, Godbout, après une longue croisade anticléricale, s'attaque à l'américanisation, un phénomène universel qui n'épargne pas la société québécoise, si distincte soit-elle. Ainsi, la télévision et la publicité que celle-ci véhicule viennent se substituer au clergé en imposant au peuple un nouveau dogme : le consumérisme. Les essais de Godbout se veulent alors une mise en garde contre un phénomène grandissant, celui de l'invasion culturelle américaine. Ce discours, d'abord alarmiste, évolue vers une acceptation de l'américanité, de ce que la société québécoise, d'héritage français, est américaine. Ainsi ne faut-il pas se surprendre de constater certaines contradictions, tant chez l'essayiste que chez le romancier. Le peuple québécois, comme l'illustre la métaphore des *Têtes à Papineau*, est bicéphale, en ce qu'il penche tantôt vers Paris, tantôt vers New York ou la Californie. Cette « bicéphalité » ou

« bicéphalisme » est partout, selon Donald Smith ¹⁶⁵, dont un ouvrage récent propose ce qu'on pourrait appeler un récit commenté de l'œuvre romanesque et cinématographique de Godbout.

C'est sans doute cette ambiguïté face à la question nationale qui est à la source des critiques de Jacques Pelletier et de Serge Cantin. Si Godbout a su s'élever contre l'Église catholique dans les années soixante, en prenant des positions claires, on constate qu'il en est allé autrement de ses réflexions sur l'indépendance du Québec. Godbout, nous l'avons vu, est passé d'un ton dénonciateur à celui plus neutre d'un observateur tranquille de la réalité.

À ceux qui lui « reprochent de n'être pas assez "à gauche", d'avoir la foi tiède et l'uniforme national élimé ¹⁶⁶», Godbout rappelle que le propre du réformiste est « de nager à contre-courant de tous les dogmatismes ¹⁶⁷». Il répond à ses détracteurs en faisant référence à un article d'Alain Roy qui démolit l'argumentation de Cantin, laquelle est résumée ainsi : « l'intellectuel québécois doit donc adhérer à une vision progressiste de l'histoire, celle-ci coïncidant, bien entendu, avec l'accession du Québec à la souveraineté ¹⁶⁸».

Notre analyse a bien démontré qu'après la Révolution tranquille, Godbout s'abstient de prendre position sur la question de l'indépendance du Québec et se contente de rapporter la réalité. D'ailleurs, comme en

¹⁶⁵Smith, Donald, *Jacques Godbout, du roman au cinéma : voyage dans l'imaginaire québécois*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1995, 255 p.

¹⁶⁶Tiré de l'avant-propos de la 2e édition du *Réformiste*, Éditions du Boréal, 1994, p. 7.

¹⁶⁷*Ibid.*

¹⁶⁸Roy, Alain, « La Sagesse de Mireille », *Liberté*, vol. 35, no 6, déc. 1993, p. 97.

1980, il ne s'est pas ouvertement prononcé lors du référendum de 1995, un silence que Donald Smith défend en affirmant que Godbout porte un regard vers l'avant :

Enfin, qu'importe l'avenir politique, nous aurons toujours à nous défendre contre le *village global* qui fonctionne en anglais et crée partout dans le monde un même comptoir de vente préfabriqué pour le royaume de l'*arborite*.¹⁶⁹

L'objet de notre étude n'était pas de démontrer qui, des détracteurs ou des défenseurs, a raison, mais bien de proposer un rapprochement entre l'univers de l'essayiste et celui du romancier pour saisir comment s'est articulé et comment a évolué le discours de Godbout depuis le début des années soixante, ce que nous avons fait. Quant à savoir si, en tant qu'intellectuel de marque dans la cité, il doit intervenir à tout prix dans le débat sur l'indépendance du Québec ou se distancier d'un militantisme parfois aveuglant, s'il doit, dans l'intérêt du peuple québécois, se coller aux artisans de l'indépendance comme un chef syndical ou éviter de se prononcer en continuant à entretenir des positions plus nuancées, voire ambiguës, il ne nous appartient pas d'en juger. Nous espérons toutefois que notre analyse pourra apporter, à tout lecteur éventuel, quelque lumière nouvelle sur la représentation sociale et politique du Québec dans l'œuvre de Jacques Godbout.

¹⁶⁹Smith, Donald, *Jacques Godbout, du roman au cinéma, op. cit.*, p. 211.

Bibliographie

Œuvres de Jacques Godbout

Romans

L'Aquarium, Paris, Éditions du Seuil, 1962, 156 p.

Le Couteau sur la table, Paris, Éditions du Seuil, 1965, 158 p.

Salut Galarneau I, Paris, Éditions de Seuil, 1967, 158 p.

D'amour P.Q., Paris-Montréal, Éditions de Seuil-HMH, 1972, 156 p.

L'Isle au dragon, Paris, Éditions du Seuil, 1976, 157 p.

Les Têtes à Papineau, Paris, Éditions de Seuil, 1981, 155 p.

Une histoire américaine, Paris, Éditions de Seuil, 1986, 182 p.

Le Temps des Galarneau, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 185 p.

Essais

Le Mouvement du 8 avril, 2e éd., *Pour un Québec libre, un Québec laïque*, Montréal, Mouvement Laïque de langue française, 1966, 28 p. (brochure)

Le Réformiste, Textes tranquilles, Montréal, Stanké, Quinze, 1975, 199 p. & Montréal, Éditions du Boréal, 1994 [2e éd.]

Le Murmure marchand, 1976-1984, Montréal, Boréal Express, 1984, « Papiers collés », 153 p.

Plamondon, un cœur de rockeur, Montréal, Éditions de l'homme, 1988, 460 p.

L'Écrivain du bonheur, essais 1985-1990, Montréal, Boréal, 1990, 198 p.

L'Écrivain de province, Journal 1981-1990, Paris, Éditions de Seuil, 1991, « Fiction & Cie », 308 p.

Articles écrits par Godbout

(Ceux marqués d'un * ont été repris dans *Le Réformiste*)

- 1960- « Lettres refusées au Devoir III », *Liberté*, vol. 2, no 6, nov.-déc. 1960, pp. 359-361.
- 1960- « Notes éditoriales », *Liberté*, vol. 2, no 5, sept.-oct. 1960, pp. 235-236.
- 1960- « Notes éditoriales », *Liberté*, vol. 2, no 6, nov.-déc. 1960, pp. 317-319.
- 1961- « Joyeux anniversaire », *Liberté*, vol. 3, no 3-4, mai-août 1961, pp. 592-594.*
- 1961- « Notes éditoriales », *Liberté*, vol. 3, no 1, jan.-fév. 1961, pp. 397-400.
- 1961- « Notes éditoriales », *Liberté*, vol. 3, no 2, mars-avril 1961, pp. 475-477.
- 1961- « Pour se déniaiser », *Cité Libre*, vol. 12, no 41, nov. 1961, pp. 22-23.
- 1961- « "Un certain silence" rompu », *Cité libre*, vol. 12, no 42, déc. 1961, pp. 27-28.*
- 1962- « L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici », *Liberté*, vol. 5, no 3, mai-juin 1962, pp. 235-238.
- 1962- « La conversion préalable », *Liberté*, vol. 4, no 21, mars 1962, pp. 122-126.
- 1963- « Chronique de l'éducation : L'égoïsme sénile ou les amendements de NN.SS. », *Parti pris*, vol. 1, no 2, nov. 1963, pp. 58-59.
- 1963- « L'équipe de LIBERTÉ devant Montréal : (essai de situation) », *Liberté*, vol. 5, no 4, juil.-août 1963, pp. 275-296.
- 1963- « Le bill 60 à Québec », *Lettres françaises*, 24 oct. 1963, p. 12.*
- 1963- « Lettre à des amis français : à propos de ce qui nous arrive », *Cité Libre*, vol. 14, no 55, mars 1963, pp. 24-25.
- 1963- « Pour riches seulement », *Parti pris*, vol. 1, no 1, oct. 1963, pp. 60-61.

- 1963- « Une tête de pont », *Lettres françaises*, 26 déc. 1963, p. 5. (Repris sous le titre de « Une civilisation Atlantique ? » dans *Le Réformiste*)*
- 1964- « L'Année zéro », *Parti pris*, vol. 1, no 7, avril 1964, pp. 6-10.*
- 1964- « La haine », *Parti pris*, vol. 2, no 3, nov. 1964, pp. 16-22.*
- 1964- « Les mots tuent », *Liberté*, vol. 6, no 2, mars-avril 1964, pp. 139-143.*
- 1964- « Manicargent », *Liberté*, vol. 6, no 5, sept.-oct. 1964, pp. 357-360.
- 1964- « Pour une information globale », *Parti pris*, vol. 1, no 5, fév. 1964, pp. 59-60.*
- 1964- « Témoignages des romanciers canadiens français », *Archives des Lettres Canadiennes*, tome III, Montréal, Fides, 1964, pp. 372-374.
- 1965- « À Paris, une nouvelle image du Québec », *Liberté*, vol. 7, no 1-2, jan.-avril 1965, pp. 203-206.
- 1965- « CITÉ LIBRE était au pouvoir », *Liberté*, vol. 7, no 1-2, jan.-avril 1965, pp. 203-206.
- 1965- « De la poésie au roman », *Liberté*, vol. 7, no 6, nov.-déc. 1965, pp. 522-525.*
- 1965- « Des miracles au dominion », *Parti pris*, vol. 2, no 10-11, juin-juil. 1965, pp. 107-110.*
- 1965- « La commission Durham-Laurendeau », *Liberté*, vol. 7, no 1-2, jan.-avril 1965, pp. 64-75.
- 1965- « Les divertissements : 007 », *Parti pris*, vol. 2, no 6, fév. 1965, pp. 59-60.*
- 1966- « Marginales », *Parti pris*, vol. 3, no 9, avril 1966, p. 35.
- 1967- « De la dramaturgie à la télévision », *Liberté*, vol. 9, no 1, jan.-fév. 1967, pp. 71-75.*
- 1967- « Pour un ministère de la culture », *Liberté*, vol. 9, no 2, mars-avril 1967, pp. 3-24.

- 1968- « L'affaire des deux langues », *Liberté*, vol. 10, no 2, mars-avril 1968, pp. 11-15.
- 1970- « Les écrivains et l'octobre québécois. La littérature fait partie du projet québécois », *Le Devoir*, supplément littéraire, 14 novembre 1970, p. X.
- 1971- « Écrire », *Liberté*, vol. 13, no 4-5 (76-77), nov. 1971, pp. 135-147.
- 1972- « Notre libération », *Liberté*, vol. 14, no 3, 1972, pp. 30-39.
- 1974- « Entre l'académie et l'écurie », *Liberté*, vol. 16, no 3, mai-juin 1974, pp. 16-33.*
- 1975- « Faut péter la baloune », *Liberté*, vol. 17, no 4 (100), juil.-août 1975, pp. 91-95.
- 1975- « Une patate chaude », *Liberté*, vol. 17, no 1-2, jan.-avril 1975, pp. 338-341.
- 1976- « Le roman engagé », *Revue de l'Université Laurentienne*, vol. 9, no 1, nov. 1976, pp. 7-13.
- 1977- « Où en sont les littératures nationales ? », *Liberté*, vol. 19, nos 4-5 (112-113), juil.-oct. 1977, pp. 77-82.
- 1978- « Le roman journal (petite conférence) », *Liberté*, no 115, jan.-fév. 1978, pp. 106-113.
- 1979- « Et si Trudeau avait raison ? », *Liberté*, vol. 21, no 3 (123), mai-juin 1979, pp. 5-9.
- 1979- « Petite introduction à la culture québécoise », *Québec français*, no 34, mai 1979, pp. 58-60. (Communication présentée à Bruxelles lors du IVe congrès mondial de la fédération internationale des professeurs de français en août 1978.)
- 1980- « La question référendaire est-elle littéraire ? », *Liberté*, vol. 22, no 2 (128), mars-avril 1980, pp. 106-111.
- 1983- « Un quart de siècle de Liberté », *Liberté*, no 150, déc. 1983, pp. 2-99. (regroupement d'articles par différents auteurs dont Godbout)
- 1986- « Une culture hors contrôle », *Magazine littéraire*, no 234, oct. 1986, pp. 94-95

- 1992- « Le Québec des écrivains » / Francine Gagnon, Jacques Godbout, Agop J. Hacikyan, François Hébert, David Homel, Marie-Andrée Lamontagne, *Liberté*, no 203, oct. 1992, pp. 35-61 (à suivre).
- 1992- « Les écrivains sont souverains », *Liberté*, vol. 34, no 5, oct. 1992, pp. 39-42.

Ouvrages traitant intégralement ou en partie de Godbout

- Bellemare, Yvon, *Jacques Godbout, romancier*, Montréal, Parti pris, 1984, 241 p.
- Marcotte, Gilles, « La faute de François Thomas Godbout », *Le roman à l'imparfait, La « Révolution tranquille » du roman québécois*, essais, nouvelle édition revue et corrigée, Montréal, l'Hexagone, 1989, 259 p.
- Pelletier, Jacques, « Jacques Godbout: Écrivain "national" ou "de province" ? », *Les habits neufs de la droite culturelle, Les néo-conservateurs et la nostalgie de la culture d'ancien régime*, Montréal, VLB éditeur, 1994, « Partis pris actuels », 127 p., pp. 47-71.
- Pelletier, Jacques, « La problématique nationaliste dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout », *Le roman national, Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, essais, Montréal, VLB éditeur, 1991, pp. 21-97.
- Smith, André, *L'univers romanesque de Jacques Godbout*, Montréal, Éditions Aquila, 1976, « Figures du Québec », 95 p.
- Smith, Donald, *Jacques Godbout, du roman au cinéma : voyage dans l'imaginaire québécois*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1995, 255 p.

Thèses

- Baxter-Walker, Alison, *Étude sémiologique des personnages dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout*, M.A., Québec, Université Laval, 1977.
- Belisle, Jacques, *Discours social et intertextualité dans l'Isle au dragon de Jacques Godbout*, Université du Québec à Montréal, 1982, 145 feuillets.

- Bellemare, Yvon, *La technique romanesque de Jacques Godbout*, Ph.D., Québec, Université Laval, 1981.
- Birrell, Mackenzie Gilchrist, *Le temps dans les romans de Jacques Godbout*, M.A., Vancouver, University of British Columbia, 1971.
- Boskenbaum, Eve Gila, *L'individu et la société dans l'œuvre littéraire de Jacques Godbout*, M.A., Vancouver, University of British Columbia, 1970.
- Bossane, Brigitte Germaine, *Image de la femme dans l'œuvre de Jacques Godbout*, M.A., Winnipeg (Manitoba), 1979.
- Charron, Daniel, *Vers une typologie du discours humoristique : les Têtes à Papineau de Jacques Godbout au banc d'essai*, Université du Québec à Montréal, 1987, 116 feuillets.
- Cloutier, Diane Elizabeth, *The Journey from L'Aquarium to Salut Galarneau*, M.A., Hamilton, University McMaster, 1978.
- Daniell, Steven James, *Images of Happiness in the Novels of Jacques Godbout*, Ph.D., University of Illinois at Urbana-Champaign, 1991, 166 p.
- Davies, Gillian, *Images d'aliénation et de révolte dans le roman québécois contemporain: Aquin, Jasmin, Godbout*, M.A., New-Brunswick, 1973.
- Fleury-Barraud, Marie-Josée, *L'évolution du personnage-narrateur dans les romans de Jacques Godbout*, M.A., Montréal, 1977.
- Globensky, Robert, *Rhétorique romanesque chez Jacques Godbout*, M.A., McGill, 1976.
- Guillemette, Lucie, *L'espace américain dans "l'Été Rebecca" de René Lapierre, "Une histoire américaine" et "Les fous de Bassans" d'Anne Hébert : étude des mécanismes narratologiques*, Ph.D., University of Toronto, 1990.
- L'Archevêque, Jean-Marc, *Psychocritique des romans de Jacques Godbout*, Université du Québec à Montréal, 1974, 111 p.
- Lee, Jocelyne M., *Jacques Godbout et le texte national*, M.A., Edmonton, Alberta University, 1976.

- Raoul, Yvon, *De l'évasion à l'acceptation d'une réalité sociale québécoise dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout*, M.A., Hamilton, McMaster, 1971.
- Roy, Fernand, *Production du romanesque. Les romans de Jacques Godbout: un mythe québécois de l'écriture?* Doctorat de 3e cycle, Université de Paris VIII, 1975.
- Semujanga, Josias, *Analyse interculturelle comparée du roman francophone : "Les têtes à Papineau" de Jacques Godbout et "l'Écart" de V. Y. Mudimbe. Essai socio-sémiotique du lecteur*, Ph.D., Québec, Université Laval, 1992, 226 p.
- Smart, Patricia Purcell, *L'ironie et ses techniques dans les romans de Jacques Godbout, d'Hubert Aquin et de Réjean Ducharme*, Ph.D., Kingston, Queen's, 1977.
- Turpin, Gisèle, *L'aventure intérieure chez les héros des romans de Jacques Godbout*, M.A., Moncton, 1972.
- Wagner, Serge, *Le monde actuel dans l'œuvre de Jacques Godbout jusqu'en 1968*, M.A., McGill, 1970.

Articles de périodiques ou d'ouvrages généraux sur Godbout

- Anonyme, « Un "nègre blanc" du Canada français : Jacques Godbout », *Le Figaro littéraire*, 19 mai 1962, p. 8.
- Belleau, André, « Jacques Godbout ou le libre exercice », *Liberté*, vol. 14, no 24, juin-juil. 1962, pp. 471-475.
- Bellemare, Yvon, « Jacques Godbout, diariste », *Voix et images*, vol. 10, no 3, printemps 1985, pp. 152-164.
- Bellemare, Yvon, « Les Têtes à Papineau », *Canadian Literature*, Vancouver, no 96, printemps 1983, pp. 157-162.
- Bernd, Zila, « La Quête d'identité : Une Aventure ambiguë », *Voix et images*, vol. 12, no 1, automne 1986, pp. 21-26.
- Berthiaume, André, « Galarnreau et le prix des mots », *Littérature et idéologies. La mutation de la société québécoise de 1940 à 1972*, [Actes du colloque organisé par le département des littératures et l'Institut supérieur des sciences humaines de l'Université Laval], no 5, août 1976, pp. 257-268.

- Bessette, Gérard, « *L'Aquarium de Jacques Godbout* », *Livres et Auteurs canadiens 1962*, Éditions Jumonville, 1963, pp. 17-19.
- Blain, Maurice, « *Le couteau sur la table de Jacques Godbout ; conscience de l'étrangeté* », *Cité Libre*, vol. 15, no 76, avril 1965, pp. 29-32.
- Boisvert, France, « De Mc Luhan à Godbout : la chute d'Icare », *Liberté*, no 195, juin 1991, pp. 106-113. (Compte rendu de *L'Écran du bonheur*)
- Cayouette, Pierre, « Jacques Godbout : Un "stie" ouvert sur le monde », *Le Devoir*, 9 oct. 1993, p. D1.
- Chassay, Jean-François, « Québec 86 », *Magazine littéraire*, no 234, oct. 1986, pp. 92-128.
- Chassay, Jean-François, « Une histoire de frontières », *Spirale*, no 65, nov. 1986, pp. 8-9.
- Dorion, Gilles, « Intellectuel de la cité et écrivain de province », *Québec français*, no 83, automne 1991, pp. 95-97.
- Dorion, Gilles, « Le problème linguistique Québec/Canada présenté par deux romanciers : Roch Carrier et Jacques Godbout », *Écrits du Canada français*, no 61, 1987, pp. 59-69.
- Dorion, Gilles, « Made in USA : l'anti-rêve », *Québec français*, no 64, déc. 1986, pp. 26-27.
- Duguay, Raoul, « Galarneau : moi j'aime les saucisses. Jonathan : moi j'aime les pénis ; Salut Galarneau ! ou le Ti-Pop jovial », *Parti pris*, vol. 5, no 2-3, oct.-nov. 1967, pp. 60-61.
- Ezine, Jean-Louis, « Chiens chauds et coups de gueule », *Le Nouvel observateur*, no 1156, 2 jan. 1987, p. 24.
- Folch, Jacques, « Nous parlions de *Salut Galarneau* », *Liberté*, vol. 9, no 5, sept.-oct. 1967, pp. 68-70.
- [Folch-Ribas, Jacques], « *Le couteau sur la table* (roman de J. Godbout) », *Liberté*, vol. 7, no 3, mai-juin 1965, pp. 299-301.
- Gagné, Jean-Simon, « Jacques Godbout : Le temps du mandarin », *Voir*, 7 oct. 1993, p. 25.

- Galery, Eunice, « Les Têtes à Papineau : Comment peut-on être québécois ? », *Études Littéraires*, Québec, vol. 16, no 2, août 1983, pp. 223-230.
- Gallays, François, « Salut Galarneau ! de Jacques Godbout », *Livres et Auteurs canadiens 1967*, Montréal, Editions Jumonville, 1968, pp. 37-38.
- Gauvin, Lise, « Godbout, romancier : Une Relecture », *Quebec Studies*, 1986, no 4, pp. 135-148.
- Germain, Georges-Hébert, « L'anonyme homonyme s'identifie... "Jacques Godbout, ce n'est pas moi" », *L'Actualité*, vol. 9, no 4, avril 1984, pp. 136-138.
- Grandpré, Pierre de, « Jacques Godbout », *Histoire de la littérature française du Québec*, tome IV, Montréal, Beauchemin, 1969, pp. 153-161.
- Grandpré, Pierre de, « Quand le roman se fait vision et allégorie : Jacques Godbout : *L'Aquarium* », *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1966, pp. 167-171.
- Harel, Simon, « La tentation cosmopolite », *Voix et images*, vol. 14, no 2 (41), hiver 1989, pp. 281-293.
- Hodgson, Richard et Sarkonak, Ralph, « Deux hors-la-loi québécois : Jacques Godbout et Jacques Poulin », *Quebec Studies*, 1989, no 8, pp. 27-36.
- Juery, René, « Le discours de Galarneau », *Voix et images*, vol. 5, no 1, automne 1979, pp. 33-49.
- Lapointe, Jean-Pierre, « La formulation de l'imagerie culturelle américaine dans les romans de Jacques Godbout », *Études françaises*, vol. 27, no 2, automne 1991, pp. 75-83.
- Lazaridès, Alexandre, « Du roman au mythe : essai sur l'imaginaire dans *Salut Galarneau !* », *Voix et images du pays*, no VI, 1973, pp. 65-87.
- Lintvelt, Jaap et Land, Hilligje van, « Espaces et idéologie dans *Salut Galarneau !* de Jacques Godbout », in Bauer, Roger (éd.), Fokkema, Douwe (éd.), *Actes du XIe congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée : Munchen 1988 Munich*, IV, Munich, Iudicium, 1990, pp. 153-160.

- Major, André, « Éloge de Jacques Godbout », *Liberté*, vol. 16, no 2, mars-avril 1974, pp. 4-5.
- Marcotte, Gilles, « Un bonheur californien », *L'Actualité*, vol. 11, no 10, oct. 1986, p. 164.
- Marcotte, Gilles, « Jacques Godbout, réformiste à vie : les hauts et les bas de la culture sirop d'érable », *Le Devoir*, 30 avril 1995, p. D4.
- Melançon, Benoît, Compte rendu du livre « L'écran du bonheur : essais 1985-1990 » de Jacques Godbout, *Spirale*, no 103, fév. 1991, p. 21.
- Michon, Jacques, « Écrire l'histoire ou l'histoire d'écrire », *Voix et images*, vol. 12, no 3, printemps 1987, pp. 548-550.
- Milot, Louise, « Le second déclin de l'empire américain », *Lettres québécoises*, no 44, hiver 1986-1987, pp. 22-25.
- Moisan, Clément, « Le roman canadien de 1945 à 1960 », *Études Littéraires*, vol. 2, no 2, août 1969, pp. 143-156.
- Pelletier, Jacques, « La problématique nationaliste dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout », *Voix et images*, vol. 6, no 3, printemps 1991, pp. 435-451 & dans *Lecture politique du roman québécois contemporain, essais*, [Les cahiers d'études littéraires], Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984, p. 17.
- Pelletier, Jacques, « *Le temps des Galarneau : Godbout inc.* », *Voix et images*, vol. 9, no 2, hiver 1994, pp. 420-423.
- Pelletier, Jacques, Compte rendu du livre *L'écrivain de province : journal 1981-1990* de Jacques Godbout, *Lettres québécoises*, no 64, hiver 1991-1992, pp. 42-43.
- Piette, Alain, « Jacques Godbout, romancier », *Voix et images*, vol. 11, no 1, automne 1985, pp. 119-122.
- Piette, Alain, « Les Langues à Papineau : Comment le texte national se fait littérature », *Voix et images*, vol. 9, no 3, automne 1994, pp. 113-127.
- Plante, Raymond, « La marche aux amours heureuses (notes sur l'œuvre romanesque de Jacques Godbout) », *Voix et images du pays*, no VIII, 1974, pp. 163-172.

- Renaud, André, « Entrevue avec Jacques Godbout », *Voix et images*, vol. 5, no 1, automne 1979, pp. 17-32.
- Renaud, André, « Jacques Godbout, romancier : le voyage, le dragon et l'Amérique », *Voix et images*, vol. 5, no 1, automne 1979, pp. 5-15.
- Renaud, André, « Jacques Godbout, romancier et cinéaste », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada-Français Ottawa*, no 11, hiver-printemps 1986, pp. 65-84.
- Ricard, François, « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977, IV, l'essai », *Études françaises*, vol. 13, nos 3-4, oct. 1977, pp. 365-381.
- Ricard, François, « Le dragon à trois têtes », *Liberté*, vol. 19, nos 4-5 (112-113), juil.-oct. 1977, pp. 335-342.
- Robidoux, Réjean et Renaud, André, « *L'Aquarium* », *Le Roman canadien-français du XXe siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, pp. 196-205.
- Roy, Alain, « La Sagesse de Mireille », *Liberté*, vol. 35, no 6, déc. 1993, pp. 72-108.
- Saint-Germain, Clément, « Godbout (Jacques) *L'Aquarium* », *Lectures*, vol. 8, no 8 [avril 1962], pp. 228-229.
- Saint-Martin, Lori, « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et images*, vol. 10, no 1, pp. 107-117.
- Sénécal, André, « Pepsi Agonistes: Jacques Godbout's Anti-Hero », *The French Review: Journal of the American Association of Teachers of French*, Santa Barbara, CA, vol. 54, no 3, février 1981, pp. 445-452.
- Smith, Donald, « Jacques Godbout et la transformation de la réalité », *Lettres québécoises*, no 25, printemps 1982, pp. 52-61.
- Tétu, Michel, « Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité », *Livres et auteurs québécois*, 1970, pp. 270-279.
- Tougas, Gérard, « Jacques Godbout », *La littérature canadienne-française*, 5e éd., Paris, P.U.F., 1974, pp. 195-198.

Vachon, Georges-André, « L'espace politique et social dans le roman québécois », *Recherches Sociographiques*, vol. 7, no 3, sept.-déc. 1966, pp. 259-279.

Vigneault, Robert, « Une lucidité aux lueurs aveuglantes : *Le murmure marchand*, de Jacques Godbout », *Lettres québécoises*, no 37, printemps 1985, pp. 66-68.

Whitfield, Agnès, « *Jacques Godbout, romancier*, d'Yvon Bellemare », *Lettres québécoises*, no 39, automne 1985, pp. 64-65.